



Publiée par POIRIER, BESSERIS & C^{ie}, 1540, rue Notre-Dame

Vol. II { PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 24 FEVRIER 1887

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 21

LE SACRIFICE DE GERMAINE



DESSINÉ PAR

LE SACRIFICE DE GERMAINE

(L'épisode qui précède a pour titre LA FOLLE)

I

DOUBLE COMPLIT.

Durant toute cette scène, Narcisse et Voriator avaient causé avec M. Charles Berthelin, très précautionnement, à voix basse.

Quant au sujet de leur entretien, le lecteur va bientôt le deviner lui-même.

Disons seulement que, dès le début de cette mystérieuse conférence, Adolphe avait paru inquiet, impatient d'en finir au plus vite.

Aussi, le plan une fois arrêté, s'empressa-t-il de congédier ses deux complices.

Ceux-ci voulurent insister pour obtenir de plus amples instructions.

—Oubliez-vous donc que Frégor va venir ?— interrompit L'écureuil,—et que s'il vous surprenait ici, tout serait perdu !

Mais dans le jardin, au moment de se séparer, il se trouva qu'Adolphe lui-même avait omis quelques recommandations essentielles.

Vers la gauche s'étendait le potager, entouré de murailles, et dont la grande porte charretière était ouverte.

Les jardiniers ne travaillant pas ce jour-là, les visiteurs dédaignant cet enclos, il restait complètement désert.

De plus, par la large aie de la porte, on pouvait voir de loin arriver Frégor et, grâce à la muraille, sans danger d'être vu par lui.

Nos trois conspirateurs se dirigèrent de ce côté.

Quelques minutes plus tard, la Jacoude apparaissait au seuil du pavillon.

Le hasard la conduisit vers la porte du potager.

Elle aperçut Charles Berthelin, elle accourut vers lui.

Adolphe n'eut que le temps de dire à ses deux compagnons : —C'est elle !

Dans ces deux mots, il y avait eu une inflexion toute particulière.

Evidemment, Léona était prédestinée à remplir un rôle dans le complot qui se traînait.

Variator et Narcisse n'en examinèrent qu'avec plus de curiosité la pauvre folle, qui ne paraissait pas même remarquer leur présence.

En arrivant auprès de Charles Berthelin, qui s'était avancé de quelques pas à sa rencontre, elle lui fit un signe d'intelligence, elle lui dit tout bas et très vite :

—Est-ce ce soir enfin que vous me conduisez auprès d'Henri ?

—Cette nuit même,—répondit Adolphe.

—A quelle heure ?

—Quand tout le monde dormira, vers minuit.

—Très-bien. J'éloignerai la bonne sœur... je feindrai le sommeil... mais je m'habillerai bien vite, et je vous attendrai... N'y manquez pas surtout... j'en mourrais !

Puis apercevant la sœur Bernardine qui traversait le jardin.

—Silence ! conclut-elle.

Et tout en affectant un air indifférent, elle s'empressa de la rejoindre.

—Vous le voyez ?—fit L'écureuil,—de ce côté-là, les choses iront comme sur des roulettes.

—La belle femme !—fit Clopinet,—une vraie reine de tragédie... mademoiselle Georges dans *Macbeth* !

—Mais elle ne me paraît pas si folle,—interrompit Voriator.

—Oh !—répliqua L'écureuil,—les fous sont comme les enfants, ils ont des discrétions et des malices à en remontrer aux plus habiles. Je l'ai bien préparée, je suis sûr d'elle.

—Mais est-il bien certain qu'il ne lui arrivera aucun mal !
—Aucun... puisque vous nous suivrez à la piste, et que je serai là pour la défendre.

—Tu n'y manqueras pas, au moins ?

—Je vous l'ai promis... je le jure encore... D'ailleurs je m'y intéresse sincèrement, à cette pauvre femme... c'est la protégée de sœur Bernardine.

—A ce soir donc ! à minuit... nous serons là,—conclut Voriator en clignant de l'œil vers la ruelle presque inhabitée qui longe les murs de l'hôpital.

—Pas trop près de la porte !—recommanda L'écureuil en indiquant celle qui s'y trouve, mais qui ne s'ouvre que très rarement,—un peu en arrière et vers la droite du pavillon Gabrielle.

—Sois donc tranquille,—répliqua Narcisse.—On saura se rendre invisible, et, par bonheur, tout nous annonce de la brume.

—Et pas de bruit surtout !—fit Adolphe.

—On mettra des chaussons de lisière,—conclut Bibi,—as pas peur !

Ils allaient sortir du potager, lorsque L'écureuil s'y rejetant tout à coup :

—Frégor !—murmura-t-il avec effroi,—voici Frégor !

—Pincés !—fit Voriator, en se blotissant avec Clopinet dans l'angle que formait l'un des battants de la porte avec la muraille.

De là, par l'interstice de deux planches disjointes, on pouvait voir l'arrivant, bien qu'il fût à certaine distance encore.

Vêtu comme un bon bourgeois, le visage à demi dissimulé dans une ample écharpe, Frégor s'avancait à grands pas par une des avenues principales.

—Que faire ?—murmura Clopinet,—il va nous voir...

—Non pas !—répliqua L'écureuil qui, durant ce temps, avait examiné les alentours,—non pas... j'ai mon plan... suivez-moi vite.

A quelques pas de là, s'élevait une sorte de resserre, dont la porte était entr'ouverte.

Auprès de cette porte, accidentée de plus d'une crevasse, un banc de pierre, en plein soleil.

—Entrez là,—dit rapidement Adolphe,—tirez sur vous les verroux... et, pour mieux encore comprendre ce qui se passera cette nuit, pour ne conserver aucun doute sur mes promesses, écoutez... regardez. J'agirai de telle façon que vous puissiez tout voir et tout entendre.

Nos deux amis s'empressèrent d'obéir en tout point, et presque aussitôt, couchés l'un et l'autre à plat ventre, ils choisirent chacun le trou qui devait lui servir d'observatoire.

Quant à L'écureuil, il s'enveloppa dans sa longue houppelande, enfonça son bonnet jusque sur ses oreilles, s'assit sur le banc, s'adossa contre la muraille et ferma les yeux.

Dans cette attitude de convalescent endormi sous un rayon de soleil, il entrevit, à travers ses paupières mi-closes, Frégor qui passait par le jardin, entra dans le pavillon et bientôt en ressortit, cherchant du regard aux alentours.

En ce moment, sœur Bernardine revenait de reconduire Germaine. Ce fut elle que Frégor interrogea ; elle qui lui désigna le potager, dont il ne tarda pas à franchir l'enceinte.

Adolphe ne bougea pas.

Il fallut, pour le réveiller, que son complice lui frappa sur l'épaule.

—Ah ! c'est toi,—fit-il en bâillant,—quel dommage, je dors mais si bien... et quel beau rêve !

—Un rêve ?...

—Oui... je rêvais que nous avions réussi... que nous étions en pays étranger, hors de toute atteinte et riches comme des Crésus.

—Ne regrette rien, c'est la réalisation de tout cela que je t'apporte.

—Ça tient donc pour cette nuit ?

—Toujours. Mais allons causer dans ta chambre.

—Pourquoi ne resterions-nous pas ici ? On est si bien... et plus encore à l'abri des curieux que partout ailleurs.

—Tu crois ?

—Regarde plutôt... persona... sinon les pierrots du voisinage et ce gros chat gris qui dort là-bas, comme moi tout à l'heure, en me chauffant au soleil.

—C'est, ma foi, vrai,—reconnut Frégor.

Et, comme L'écureuil lui faisait place sur le banc, il s'y assit.

De l'autre côté de leur porte vermoulue, Narcisse et Bibi ne perdaient pas un mot.

—Avant tout,—reprit Adolphe,—la clef de la porte de la ruelle ?

—La voici,—répondit Frégor,—mais comment l'essayer à la serrure...

—Inutile, je réponde de l'empreinte que je t'avais remise. On s'y connaît.

Il fit disparaître dans sa poche la fausse clef que venait de lui glisser Frégor.

—Secundo,—reprit celui-ci,—le narcotique pour endormir la folle...

—Mauvais moyen dont je puis me passer,—refusa L'écureuil,—elle me suivra volontairement ; tu sais bien ce que je t'ai dit...

—Mais ne grâces-tu pas qu'au dernier moment...

—Sois donc tranquille. Elle donne en plein dans le panneau, et tu n'y mettras pas moins d'empressement, pas moins de subtilité que nous-mêmes. De plus tu n'auras pas besoin d'entrer dans la maison, nous n'aurons pas à porter un corps mort. Elle marchera ; elle courra, si je le veux, jusqu'à la demeure du maître... et pourvu toutefois que ce ne soit pas trop loin...

Dans ces derniers mots, il y avait une imperceptible nuance d'interrogation.

Frégor évita de répondre directement.

—Oh !—fit-il,—nous prendrons une voiture...

—Oui,—continua Adolphe qui, sous une apparence indifférente, cachait la vive convoitise d'une indication, quelconque, —une voiture, ça vaudrait mieux... au boulevard... ou bien à la barrière... selon la direction que tu donneras à notre fuite...

Frégor se maintint sur la même réserve.

—Nous prendrons le premier fiacre rencontré en chemin,—répondit-il.

L'écureuil jugea prudent de ne pas insister davantage. C'est été se compromettre, et très probablement pour ne rien apprendre.

Frégor parut satisfait et prit congé de L'écureuil, en lui disant :

—À bientôt donc... Souviens-toi de l'heure convenue, tu me retrouveras dans la ruelle.

Et il s'éloigna, suivi d'Adolphe qui l'accompagna jusqu'à la sortie.

Après qu'il eut vu disparaître, durant quelques minutes encore il se promena dans la grande avenue. Frégor pouvait revenir sur ses pas.

Pleinement rassuré contre ce péril, Adolphe rejoignit enfin ses deux amis qui l'attendaient impatiemment, derrière la porte entrouverte de la réserve.

—Eh bien ?—fit-il avec un certain orgueil, doutez-vous encore de moi ?

Pour toute réponse, Voratior et Narcisse lui tendirent la main.

—Alerte donc !—reprit-il,—vous avez tout compris, vous oublierez rien. Une demi-heure avant minuit, dans la ruelle... et cachés de façon à mettre en défaut les yeux de lynx de Frégor. Dès que nous nous serons mis en marche, suivez-nous, mais adroitement et de loin. À chaque détour, pour que nous ne perdions pas la piste, je laisserai tomber derrière moi l'un des fragments de cette *Gazette des Tribunaux*...

—Comme qui dirait les cailloux blancs du Petit-Poucet,—interrompit Voratior en guise de parenthèse.

—Si nous prenons une voiture, poursuivit L'écureuil,—arrangez-vous en conséquence, soit que vous en trouviez une seconde, soit qu'il vous faille courir après la nôtre...

—As pas peur,—répondit à son tour Narcisse,—tu sais que nous avons des jarrets d'autruche.

—Enfin,—conclut Adolphe,—lorsque vous m'aurez vu entrer dans une maison, avec Frégor, avec la folle, vous étudierez bien cette demeure et ses abords. Puis, tandis que l'un de vous y restera en sentinelle durant toute la nuit, l'autre ira prévenir ceux qui vous attendent. Ils préviendront à leur tour la police, et comme ils sont riches, tout leur sera facile. Quant au messager, il rejoindra en toute hâte son camarade, et tous les deux, de différents côtés, ils feront retentir notre ancien signal, le chant du coq. Ce sera le matin ; moi seul je saurai m'y reconnaître, et j'irai vous rejoindre, afin de me tenir à l'écart. Si je ne puis y parvenir, dans la bagarre de l'arrestation, vos amis me réclameront, me feront évader, et dès la soir même, ils tiendront leurs promesses.

—Plutôt deux fois qu'une !—répliqua Bibi,—ta place est retenue au Havre, sur un bâtiment qui fait voile après-demain matin pour l'Amérique, et, sitôt la chose faite, nous allons t'embarquer, Clopinet et moi. C'est convenu, c'est juré... pas vrai, Narcisse ?

—Parole d'honneur !—corroborait celui-ci,—nous nous ferions plutôt tuer que de te laisser prendre !

Quelques derniers mots s'échangèrent, puis une cordiale étreinte que Narcisse crut devoir comparer au serment des trois Horaces, moins le vieillard ; et L'écureuil renvoya ses deux affidés, mais sans les reconduire, toujours dans la crainte d'un retour de Frégor.

Le reste de la journée se passa sans autre incident.

Vers le soir, dans le corridor, Adolphe rencontra la Jacquette, et lui dit tout bas :

—Attendez-moi... soyez prête.

—À minuit !—répondit-elle en mettant un doigt sur ses lèvres.

Sœur Bernardine s'approchait. Elle fit rentrer Léona dans le compartiment des femmes, et dit au prétendu Charles Berthelin :

—J'ai vu aujourd'hui cette jeune dame qui veut bien donner l'argent nécessaire à votre départ, et quand vous voudrez...

—Merci, ma sœur, interrompit Adolphe, mais il se peut que je vous laisse cet argent-là pour vos pauvres.

—Auriez-vous donc changé de résolution ?—questionna Bernardine, déjà toute inquiète.

—Au contraire !—s'empressa-t-il de répondre ;—mais il m'est arrivé d'heureuses nouvelles, et je travaille à une bonne œuvre qui me réhabiliterait bien davantage encore. Vous serez contente de moi, si je puis réussir.

—Je prierai pour qu'il en soit ainsi,—conclut en s'éloignant la sœur Bernardine.

Quant à L'écureuil, craignant d'en avoir trop dit, il s'empressa de regagner sa chambre en murmurant :

—Ma foi ! puisque je me suis mis du côté du bon Dieu, n'est-il pas juste qu'il me protège !

II

BATAILLE.

Le soir de ce même jour, à la villa des Sans-Soucis, dans l'ex-maisonnnette du célèbre Christian dont on attendait encore le retour, quatre des principaux personnages de cette histoire étaient rassemblés, à savoir :

Henry Duvernay, l'hôte actuel du logis, transformé en atelier de peinture.

Jacques Roquebert.

Narcisse Clopinet.

Bibi dit Voratior,

Une certaine animation se remarquait dans cette assemblée, comme au dénouement d'une séance orageuse.

Laissez-nous manœuvrer à notre guise,—dit Voratior,— nous sommes de ceux qu'il ne faut point contrarier dans leur programme, et d'ailleurs vous ne feriez que nous gêner ce soir. Il s'agit de guetter à l'affût, de jouer à cache cache, et non pas de combattre. Quand l'heure en sera venue, je viendrai vous quérir afin que vous entriez en lice à votre tour, ainsi qu'il a été résolu. Attendez ici tous les deux, et préparez les billets de banque pour le fugitif. . . voilà tout ce qu'on vous demande.

—Mais êtes-vous bien convaincus,—dit Roquebert.—de ne pas avoir besoin de secours ; et cette fois encore l'assassin ne vous échappera-t-il pas ?

—Nous allons le cerner, le traquer dans sa bauge,—répliqua fièrement Narcisse,—et pas plus tard que demain matin. nous vous le livrerons pieds et poings liés. C'est indubitable,

—J'en réponds !—corroborra Voratior, qui revenait de harranguer Brutus.

Henri Duvernay s'écria :

—Ah ! je vais donc enfin venger mon père !

Jacques lui serra énergiquement la main.

—En route,—commanda Bibi,—voici l'heure... Attachons-nous une paire de pattes, ami Narcisse... déguisons-nous en cerfs, ou plutôt en renards, en chats-tigres, en boas constrictors.

—Mais,—interrompit Jacques,—avez-vous au moins des armes ?

Voratior répondit exhibant deux robustes gourdins. Solennellement, il remit l'un d'eux à Clopinet ; il fit voltiger l'autre autour de sa tête, et tout en pirouettant avec art :

—Voilà comment on sait jouer du bâtonnet,—conclut-il,—c'est l'arme des enfants de Paris... nous n'en voulons pas d'autre !

Et, suivi du fidèle Narcisse, il s'élança au dehors.

Roquebert et son jeune compagnon les accompagnèrent jusqu'au seuil de la villa, et les virent disparaître dans la nuit.

Une sombre et lugubre nuit. Pas une clarté dans les alentours ; au soleil pas une étoile. Des vapeurs grisâtres flottaient dans l'air ; une pluie fine tombait lentement. C'était un vrai temps d'embuscade. Jacques fit rentrer Henri Duvernay, et lui dit :

—Patience ! dans deux heures tout au plus, nous saurons à quoi nous en tenir.

Et, non moins anxieux l'un que l'autre, ils attendirent.

Déjà Voratior et Narcisse gagnaient du terrain.

Ils avaient pris en droite ligne, à travers les buttes Saint-Chaumont.

Chemin hasardeux, sur un terrain glissant. Partout des monticules et des fondrières. Pas une habitation, pas une créature vivante.

Çà et là, dans la brume, les sinistres lueurs d'un four à plâtre. Pour s'aventurer dans une pareille route, il fallait deux Mohicans de la banlieue.

Onze heures sonnaient en ce moment.

Au débouché de la rue du Buisson-Saint-Louis, il y eut une courte halte afin de mettre les chaussons de lisière dont on s'était pourvu, suivant la recommandation de L'écurieil.

Puis, avec une allure déjà plus circonspecte, on se remit en marche.

Quelques minutes se passèrent ainsi.

Puis immobiles comme deux braconniers, Narcisse et Voratior regardaient sans rien voir, ils écoutaient en retenant leur souffle.

Tout à coup, vers leur droite, du côté de la barrière il y eut un bruit.

Un bruit léger, indéfinissable, encore lointain, mais qui se rapprochait au milieu du silence avec une singulière rapidité.

On eût dit la course précipitée de quelque animal sur le terrain fangeux de la ruelle.

Bientôt une masse noire se dessina dans le brouillard et bondit parmi les décombres avec un aboiement joyeux.

C'était Brutus :

—Maudite bête !—grommela Voratior,—il aura brisé sa chaîne... il va tout faire manquer.

—Paix ! Brutus !—ordonna Narcisse au terre-neuve qui se tut aussitôt.

Q Puis, se retournant vers Voratior :

—Ami,—continua doctoralement Clopinet,—si cet animal s'est obstiné à nous rejoindre c'est que son instinct lui a révélé qu'il devait nous être utile. Il sera muet, j'en réponds... surtout si tu lui en démontres la nécessité. Rappelle-toi comment il sait te comprendre et t'obéir ?

Comme afin de confirmer l'assertion de son ami Clopinet, le digne terre-neuve était devenu immobile, et, silencieusement, il léchait les mains de son jeune maître.

—D'ailleurs,—acheva Narcisse,—il serait trop tard maintenant pour le renvoyer... et ça vaudra peut-être mieux ainsi, nous serons trois.

Bibi n'hésita plus. Il s'accroupit auprès de son chien, et du geste, du regard, de la voix même, il sembla le mettre au courant de la situation, lui expliquer son rôle.

C'était vraiment un merveilleux animal que Brutus. Il parut comprendre et pour le prouver, se couchant aux pieds de ses deux amis, il fit le mort.

Au bout d'un quart d'heure environ, Clopinet frappa sur l'épaule de Voratior qui n'avait pas changé de posture, et lui désigna du doigt la lucarne.

Bibi se souleva lentement, et vint regarder à son tour.

Auprès de la porte de l'hôpital, sous la vague clarté de l'unique réverbère qui éclairait la ruelle, il y avait maintenant un homme, enveloppé dans un manteau, et qui attendait.

Ce ne pouvait être que Frégor.

Il allait et venait dans un cercle étroit, comme avec une fiévreuse impatience.

L'heure était-elle donc passée ? est-ce qu'Adolphe ne tiendrait pas sa promesse ?

Voilà ce que se disait sans doute Frégor ; voilà ce que commençaient également à penser Voratior et Narcisse.

Ils se trompaient tous les trois.

L'écurieil était un homme de parole, mais exact et ponctuel comme le destin.

Depuis longtemps déjà il était assis devant une petite table, sur laquelle était posée sa montre, dont il regardait marcher l'aiguille.

Lorsqu'elle marqua minuit moins cinq, il remit la montre dans son gousset, souffla la bougie, et dans l'ombre, dans le silence, il entrebâilla précautionneusement sa porte, il sonda du regard les deux corridors.

Personne... aucun bruit... tout dormait.

Rassuré de ce côté, Adolphe se renferma dans sa chambre, et doucement, lentement, ouvrit la fenêtre.

En dehors de cette fenêtre, il y avait des barreaux de fer.

L'un d'eux se trouvait scié d'avance.

A travers cette ouverture, il descendit dans le jardin, se glissa jusqu'à la fenêtre de Léona et frappa légèrement contre la vitre.

Cette fenêtre s'ouvrit aussitôt sans plus de bruit que la première.

Léona parut ; elle était prête à partir.

Là aussi, les barreaux ne présentaient plus qu'un obstacle apparent.

Dès que le passage fut libre, la folle rejoignit son ravisseur.

Elle ne lui dit qu'un seul mot :

—Henri ?...

—Il nous attend... venez !—répliqua L'écurieil à voix basse...

La folle n'en demanda pas davantage et, non moins silencieuse que lui-même, elle le suivit.

Longeant tous les deux la muraille, ils atteignirent la porte de la ruelle.

Grâce à la fausse clef, cette porte s'ouvrit devant eux, juste à minuit sonnant...

Léona s'élança la première au dehors, aperçut l'homme au manteau, voulut courir à lui.

Mais, L'écurieil l'arrêtant :

—Ce n'est pas lui,—murmura-t-il rapidement,—c'est un de ses amis qu'il envoie pour protéger notre fuite. Il n'a pu venir lui-même... il est souffrant, malade.

—Vite !—répliqua-t-elle,—allons vite !

Et, difficilement contenue par Adolphe qui lui donnait le bras, elle se mit en marche dans la direction que venait d'indiquer l'homme au manteau.

Cette direction, c'était celle du canal Saint-Martin.

Attentifs et muets dans leur cachette, Voratior et Narcisse n'avaient rien perdu de cette courte scène.

Dès que ceux qu'ils allaient suivre eurent pris une certaine de pas d'avance, ils se lancèrent sur leurs pistes.

Un seul geste avait suffi pour dominer Brutus qui, docilement, marchait derrière eux.

Frégor occupait le même poste, relativement à L'écureuil et à la Joconde.

En arrivant au quai, Adolphe se retourna vers lui :

—A droite ou à gauche ?—questionna-t-il.

—Tout droit,—répondit Frégor.

—Tout droit !—se récria L'écureuil étonné,—mais ce n'est pas un chemin, c'est le canal !

—Le maître va te répondre lui-même,—interrompit Frégor en étendant le bras vers un amas de pierres de taille qui se trouvaient sur le bord de l'eau,—le maître nous attend... il est là.

—Mais ce n'est donc pas chez lui que nous allons !...

—Non.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il a changé d'avis... parce qu'il faut que cette femme et toi, vous disparaissiez, vous mouriez !

Un couteau venait d'étinceler dans la main de Frégor qui se précipita sur Adolphe.

Mais Adolphe se tenait déjà sur ses gardes, il était également armé d'un stilet.

Bondissant donc en arrière, d'une main il se mit sur la défensive, et de l'autre, éloignant la folle :

—Fuyez !—lui cria-t-il,—ils veulent vous tuer... fuyez !...

Puis, à son adversaire :

—Bataille !... soit,—ajouta-t-il,—tu sais bien que je suis de force à ce jeu-là !

Jusqu'alors,—et tout ceci s'était passé en moins de temps qu'il ne nous en eût fallu pour le décrire,—jusqu'alors Léona était restée perdue dans sa rêverie, ne songeant qu'au bonheur de revoir enfin celui qu'elle aimait.

Au cri d'alarme qui venait de lui être jeté, elle releva soudain la tête.

Un homme, dont un masque recouvrait les traits, accourait vers elle.

Elle crut que c'était Henri, et confiante, joyeuse, elle s'élança à sa rencontre.

Adolphe comprit toute l'imminence du péril ; il se ressouvint de Voratior et de Narcisse ; il leur cria :

—A moi !... les amis... au secours !... au secours !...

—Imbécile,—ricana Frégor,—oublies-tu donc que jamais personne n'est venu troubler les Vampires, et qu'à ton tour...

Il n'acheva pas ; le bruit d'une course précipitée se faisait entendre dans la ruelle.

—Hâtons-nous !—commanda l'homme au masque noir, qui déjà levait un poignard sur la folle.

Au son de cette voix, plus encore qu'à la vue de cette arme, une lueur providentielle traversa l'esprit de la folle. Elle reconnut son meurtrier, elle lui saisit le bras, elle se défendit avec toute la force du désespoir.

D'autre part, entre Adolphe et Frégor, le duel au couteau commençait avec une précipitation furieuse.

Dans la ruelle, outre le bruit des pas qui s'approchaient, on entendait des cris :

—Tiens bon, L'écureuil... alerte, Clopinet, en avant, Brutus !... en avant !

Adolphe, bien que blessé, résistait encore.

Mais Léona faiblissait.

Déjà l'arme s'approchait de sa poitrine.

Tout à coup, Brutus bondit sur l'assassin, et le bras menaçant fut arrêté, déchiré par les formidables crocs du terre-neuve.

Morénas eut un rugissement de colère, et saisit de l'autre main son poignard, qui disparut à plusieurs reprises dans le poitrail ensanglanté de Brutus.

Voratior et Narcisse arrivaient en cet instant.

Ils aperçurent le terre-neuve se renverser en arrière et se débattre dans les dernières convulsions de l'agonie, tandis que l'homme masqué donnait à son compagnon le signal de la retraite.

Adolphe se trouva donc délivré presque en même temps que la Joconde.

Celle-ci s'enfuit par le bord de l'eau, dans la direction du faubourg du Temple ; mais un cordage s'étant rencontré devant elle, on la vit tomber en jetant un cri de douleur.

Quant à L'écureuil, il se redressa vivement, et le couteau à la main :

—En avant !—s'écria-t-il,—nous sommes trois contre deux... ne les laissons pas s'échapper... courage !

—Mais la folle ?—objecta Narcisse.

—Mais mon pauvre Brutus ?—dit Voratior.

—Il s'agit d'abord de les venger !—se récria vaillamment Adolphe,—nous reviendrons les secourir après. Ce qu'il nous faut, ce sont les assassins, morts ou vifs... En avant, vous dis-je, en avant !

—En avant !—répétèrent ses deux compagnons en brandissant leurs formidables gourdins.

Durant ce temps d'arrêt, Morénas et Frégor, qui s'enfuyaient du côté de la rue Grange-aux-Belles, avaient déjà pris une certaine avance.

Mais leurs trois adversaires avaient l'habitude de la course à fond de train ; ils regagnèrent promptement le terrain perdu.

Tout à coup, sous un réverbère, Morénas et Frégor firent volte-face, braquant vers leurs ennemis quatre pistolets.

—A terre !—s'écria Voratior, qui se laissa tomber sur les mains.

Ses deux amis suivirent son exemple.

Il était temps. Les balles sifflèrent au-dessus de leurs têtes, et Clopinet, qui s'était montré le moins agile à cette manœuvre, eut son chapeau jeté à quelques pas de là.

Quelques minutes plus tard, comme les agresseurs étaient déjà loin, comme tout était devenu silencieux dans les alentours, il redescendit sur le quai, et regagna sans bruit le lieu du combat.

C'était à l'angle de la rue Alibert que Brutus était tombé.

Voratior le retrouva à la même place, immobile, déjà refroidi, mort !

—Mon pauvre chien !—murmura-t-il en se prenant à pleurer,—mon fidèle ami... oh ! malheur à celui qui t'a tué, si jamais je le retrouve !

Puis, après un silence :

—Je ne te laisserai pas là... sois tranquille, Brutus... je reviendrai !

Il s'était relevé, il allait à la recherche de la folle.

Mais il eut beau chercher, appeler, et cela jusqu'aux abords du faubourg du Temple, il n'obtint aucune réponse, il ne retrouva aucune trace.

—C'est singulier !—se dit-il,—je suis bien certain de l'avoir vue tomber... et rien qu'avec un seul cri... preuve qu'elle avait perdu connaissance, et sans doute qu'elle était blessée. Elle sera peut-être revenue à elle... elle se sera traînée, cachée quelque part... mais où cela ?...

Un cri de joie suivit ce monologue.

Il vint de trouver, de ramasser, quelques pas plus loin, un manteau de femme.

Ce devait être celui de la folle. Plus de doutes, c'était bien cette direction qu'elle avait suivie, c'était bien contre cette corde qu'elle s'était heurtée dans sa course.

Voratior rétrograda de quelques pas, tout en se penchant vers le sol à la surface duquel il promenait sa lanterne.

De l'autre côté du câble, dans la terre fangeuse, il y avait l'empreinte de deux genoux.

Un peu plus loin, et plus visiblement encore, celle d'une main.

Vers le canal enfin, à l'endroit précisément où devait avoir porté la tête, quelques gouttes de sang sur une dalle blanchâtre.

Il était impossible de trouver un indice plus complet, une preuve plus évidente.

Bibi se releva lentement et suivit des yeux l'amarro.

Enroulé à l'un des grosses bornes du quai, elle aboutissait à un grand bateau immobile le long de la berge.

À l'arrière de ce bateau, dans la cabine, il y avait de la lumière.

Devant cette lumière, passaient et repassaient des ombres émuës qui, par intervalles, l'éclipsaient presque entièrement.

—Ohé ! du bateau, ohé !—cria Voratior dans ses deux mains réunies en guise de porte-voix.

Personne ne répondit d'abord à cet appel ; mais lorsqu'il se fut réitéré avec plus de force, un homme de haute taille entr'ouvrit enfin la porte de la cabine.

—Que voulez-vous... qu'y a-t-il !—questionna cet homme d'une voix impatiente.

—N'auriez-vous pas recueilli, —n'auriez-vous pas aperçu tout à l'heure une pauvre fugitive, une folle ?

—Passez votre chemin !

Et le patron du bateau rentra dans sa cabine.

De guerre lasse, Voratior se dit :

—Je reviendrai demain matin.

Et pour reconnaître le bateau, —car il y en avait plusieurs dans des conditions semblables, —il traça sur la borne, avec son bâton trempé dans la boue, une sorte de croix.

Puis continuant son chemin ; il marchait rapidement vers l'angle de la rue Albert.

Arrivé là, s'agenouillant auprès d'une forme immobile qu'il enveloppa dans le manteau de la folle : c'était le cadavre de Brutus, il disparut dans la brume l'emportant sur ses épaules.

III

DE CE QUI S'ENSUIVIT

En arrivant à la villa des Sans-Soucis, Narcisse avait installé L'écureuil dans la maisonnette plus que bizarre qu'il partageait avec son fidèle Achate, et que tous deux, d'un commun accord, ils avaient surnommée la cabane à lapins.

Puis, l'oreille un peu basse, Clopinet s'en fut trouver Henri Duvernay et Jacques Roquebert.

Celui-ci sommeillait sur la rustique couchette du jeune artiste qui, pour tromper son impatience, ébauchait une esquisse à la clarté de sa lampe nocturne.

En apprenant que l'assassin de Pierre Duvernay leur échappait encore, Jacques eut un geste de colère, Henri laissa échapper un cri de rage.

—Patience ! —fit Clopinet, —j'ai ramené avec moi quelqu'un qui prendra sa revanche.

—De qui voulez-vous parler ? —questionna Roquebert.

—Adolphe ! —répondit Narcisse à voix basse, —il est là, dans notre terrier.

En dépit des sourdines que Clopinet avait cru devoir mettre à sa voix, Henri avait entendu.

—Cet homme ! —s'écria-t-il, —oh ! je veux le voir, l'interroger...

Mais, s'arrêtant tout à coup :

—Non ! —dit-il avec une invincible répugnance, —bien qu'il n'ait pas trempé ses mains dans le sang de mon père, il n'en a pas moins été le complice de sa mort... je ne pourrais pas !

Et, tout grémissant d'horreur, il se laissa retomber sur son escabeau.

—D'ailleurs, —reprit Narcisse, —il a été blessé... blessé en combattant pour tenir sa promesse, et ce qu'il lui faut en ce moment, c'est du calme, ce sont des secours. Je m'en charge... à demain... ne désespérez pas encore, et comptez sur nous.

Sur ces derniers mots, qu'accompagnait un geste indiquant qu'il ne voulait pas être suivi, il se retira.

Henri restait immobile et comme accablé.

—Courage ! —dit Roquebert en allant lui prendre la main, —prenez à votre tour un peu de repos. Moi, je retourne à Paris.

—Y songez-vous ? —se récria le jeune homme, —à deux heures du matin, par cet horrible temps... Les chemins sont impraticables.

—J'en conviens... et comptant sur une tout autre issue, j'avais renvoyé ma voiture. Mais mes filles pourraient être inquiètes.

—Ne les aviez-vous pas prévenues que vous ne rentreriez pas cette nuit.

—En effet... et si leur bon petit cœur n'était pas si prompt à s'alarmer, surtout celui de Jeanne...

—Jeanne ! répéta tout bas l'artiste qui, par un geste involontaire, porta la main à son cœur.

—Adieu donc ! —conclut Roquebert avec un sourire attestant que peut-être il avait compris.

—Non, —refusa Henri, —restez ici jusqu'à demain, reprenez votre sommeil interrompu. Moi je ne pourrais dormir, et pour me calmer, pour oublier, il faut que j'achève cette esquisse.

—Tudieu ! mon jeune ami, quel acharnement au travail !

—Oh ! c'est que je veux imiter Christian... c'est qu'à moi aussi il faut le succès, la renommée, la fortune !

—Christian était stimulé par l'amour, —hasarda Jacques avec une sorte de bonhomie provocatrice, —et vous, Henri, je ne sache pas que vous aimiez quelqu'un ?

—Vous oubliez ma mère et ma sœur, —répondit-il, mais en rougissant quelque peu.

Puis changeant aussitôt d'entretien, il contraignit Roquebert à reprendre place sur la couchette, avec promesse de le réveiller au jour naissant, et de dormir alors à son tour.

Quelques minutes plus tard, Jacques Roquebert était déjà reparti pour le pays des rêves, où l'escortait sans doute le riant souvenir de Jeanne et de Jenny.

Henri s'était remis à l'œuvre, mais, en se retournant vers l'heureux père, de temps en temps, il murmurait :

—Ah ! pourquoi donc as-tu fait de Jeanne une si riche héritière, et pourquoi suis-je maintenant si pauvre !

Parfois encore, avec l'enthousiasme d'un amour assez grand pour accomplir des miracles :

—Christian ! s'écriait son cœur, —oh ! si je pouvais réussir comme toi... si je parvenais à mériter Jeanne, de même que tu vas mériter Charlotte !

Et tandis que le feu du génie brillait dans ses yeux, le crayon courait dans sa main avec une merveilleuse ardeur.

.....
Durant ce temps-là, Narcisse était allé réveiller celui des Sans-Soucis qui jadis avait étudié la médecine, et que, conséquemment, on honorait du titre de Docteur.

Il se leva lestement, et suivit Clopinet.

Adolphe, brisé de fatigue et tremblant de fièvre, était étendu sur le lit de camp de son ami Voratior.

Il semblait étranger à tout ce qui se passait autour de lui, et dans son agitation, dans son délire, fréquemment il murmurait :

—Ah ! que va penser de moi sœur Bernardine !

Le docteur examina, pensa ses blessures.

Elles étaient légères, mais nécessitaient cependant un repos absolu de quelques jours.

Telle fut, du moins, l'ordonnance du docteur.

—Non ! —se récria L'écureuil avec une énergie farouche, —c'est impossible... impossible, vous dis-je... il faut que je sorte dès demain, il faut que je me mette à la poursuite de ces deux misérables, que je les découvre, que je les livre... quand ce ne serait que pour prouver à la bonne sœur que je ne suis pas retombé dans le mal !

Le docteur avait dans sa cachette une sorte de pharmacie bohémienne. Il fit signe à Narcisse de le suivre, et lui remettant une potion soporifique ;

—Ça suffira pour cette nuit,—dit-il,—mais demain matin, tâche de calmer et de retenir ce pauvre diable. Je crains un transport au cerveau... toute imprudence pourrait lui devenir fatale... il y va peut-être de sa vie !

Clopinet s'en revint auprès d'Adolphe, dont l'exaltation s'était encore accrue. Il lui fit avaler la potion, le coucha, le couvrit, comme une mère eût fait de son enfant malade.

Puis, comme il faisait très-froid dans la cabane aux lapins, il alluma un grand feu.

Adolphe finit par succomber au sommeil.

—Bon ! nous voilà présentement gardes-malade. Sufficit, ou fera son devoir !

—Et toi ?—demanda Clopinet,—comment t'en es-tu tiré ? quelles nouvelles ?

Vorator s'assit tristement auprès du feu, et commença le récit de son odyssée nocturne.

Lorsqu'il eut terminé :

—Ainsi,—questionna Narcisse,—pas d'autre trace de la folle... aucun indice ?

—Sinon cette cabine éclairée... ce batelier qui n'a pas voulu me répondre.

—Il faut y retourner demain matin, et tous les deux... car en explorant les alentours du canal, nous apprendrons peut-être quelque chose, non-seulement à propos de la folle, mais encore relativement aux assassins.

—Approuvé. C'était mon plan... mais L'écurieul voudra sans doute nous suivre...

—Il faudra bien l'en empêcher ; c'est la consigne du docteur.

—Du reste, nous reviendrons presque aussitôt, pour les funérailles de Brutus !

—Pauvre Brutus ! dire qu'il est là, sans mouvement, sans souffle, et que nous avons perdu pour jamais ses joyeuses gambades, ses folles caresses et son aboïement amical... Oh ! modèle d'intelligence, de fidélité, de dévouement... Tiens ! je m'en vais lui composer une oraison funèbre...

En ce moment, un autre personnage entra : le docteur.

Comme si L'écurieul eût pressenti son approche, il rouvrit les yeux.

—Ça va moins mal que je ne le craignais,—déclara l'ex-disciple d'Esculape,—mais je n'en maintiens pas moins ma consigne au moins jusqu'à demain.

—Il faut que je sorte aujourd'hui, dès ce matin... je le veux !—se récria L'écurieul.

Vorator et Narcisse intervinrent. Ils exhortèrent Adolphe à plus prudence, déclarant que s'il s'obstinait à vouloir tenter quelque chose ce jour-là, non-seulement ils lui refusaient toute espèce de concours, mais encore qu'ils resteraient eux-mêmes au logis.

—Vous comptez donc aller à la découverte ?—fit Adolphe.

—Rien que jusqu'au canal, aux abords duquel tu ne dois pas te montrer,—répliqua Vorator,—rien que pour tâcher de savoir ce qu'a pu devenir la Jacoude.

Et il ajouta quelques mots d'explication.

—Nous serons de retour dans une heure ou deux tout au plus,—ajouta Narcisse,—nous passerons avec toi le restant du jour, pour combiner ensemble quelque nouveau plan... et dès demain, on chasse !

—Vous me le promettez ?

—Parole d'honneur !... Mais toi aussi, tu nous jures de rester en repos jusque-là...

Adolphe enfin parut se résigner, et promit d'attendre patiemment le retour de ses deux amis.

Ceux-ci conservaient encore une vague défiance, il lui firent réitérer cet engagement.

—Oui... oui,—répondit d'un air sombre,—je restera, puis-qu'il le faut, je reste... mais seulement parce que je n'ai pas encore d'idées bien arrêtées. Ah ! si j'en avais une...

Cette réticence avait été murmurée si bas que ni Clopinet ni Bibi ne l'avaient entendue.

Déjà même ce dernier s'éloignait, après avoir serré la main du blessé.

—A bientôt !—lui dit à son tour Narcisse.

—A bientôt, Brutus !—dit en ce moment Vorator qui passait auprès du terre neuve, toujours aux trois quarts enveloppé dans le manteau de Léona.

Mais, se penchant tout à coup vers le cadavre, dont la tête seulement restait à découvert :

—Tiens !—fit-il,—qu'a-t-il donc dans sa gueule ? je n'avais pas encore remarqué cela !

Il venait de retirer d'entre les mâchoires du chien, il montrait un morceau de drap taché de sang, un parement de manche.

—Brutus aura mordu l'assassin,—s'écria Narcisse,—et grâce à cette morsure, il est maintenant reconnaissable... car j'en répondrais, il a le bras en écharpe.

—Ah !—fit Adolphe avec une expression étrange.

—Qu'as-tu donc ?—lui demandèrent simultanément ses deux acolytes.

—Rien,—répondit-il en éteignant l'éclair qui venait de briller dans son regard,—ce n'est rien... laissez-moi réfléchir... soyez sans crainte... allez.

Ils sortirent, mais en recommandant du geste au docteur, de ne pas s'éloigner du blessé qu'ils laissaient sous sa garde.

Adolphe se rendormit, ou du moins feignit de s'endormir.

—Allons déjeuner !—proposa le docteur,—je reviendrai après.

Vorator et Narcisse étaient déjà loin, ils cheminaient tout en se livrant à de vastes conjectures sur les événements de la nuit, lorsque l'idée leur vint de passer à la Morgue, ça et là on entendait des malédictions contre les Vampires.

Chose étrange cependant ? sur l'un de ces deux derniers cadavres, on venait de retrouver de l'argent.

Disons-le tout de suite, celui-là c'était le Chat-Noir.

L'autre, un des malheureux qui en même temps que lui, peut-être par lui-même, avaient été ensevelis dans le trou sous la glace.

Qu'on se rappelle la nuit de Noël.

Tout à coup, comme Vorator et Narcisse regardaient au premier rang des spectateurs, il y eut un brusque mouvement derrière eux, un cri étouffé.

Ils se retournèrent vivement, ils aperçurent un homme qui s'éloignait à grands pas, tout en s'enveloppant dans un ample caban, au capuchon rabattu sur ses traits.

—Tiens !—fit Narcisse, on dirait qu'il les a reconnus, celui-là, et qu'il s'enfuit épouanté !

—Ce qu'il y a de plus surprenant,—répliqua Vorator stupéfait,—c'est que moi aussi je crois le reconnaître... Oui, ce long corps efflanqué, cette allure rapide et furtive...

—Eh bien ?

—On dirait que c'est Adolphe.

—C'est ma foi vrai il lui ressemble, et beaucoup. Mais quelle apparence lorsque nous l'avons laissé là-bas, lorsqu'il nous a promis...

—Je veux en avoir le cœur net,—s'écria Vorator qui se prit à courir, escorté de son inséparable ami.

Mais déjà l'homme au caban venait de disparaître dans un coupé de remise qui s'éloignait au grand trot.

Vainement, nos deux alertes coureurs s'efforcèrent de le rejoindre. Tout ce qu'ils purent entrevoir, au moment où la voiture tournait vers le boulevard, c'est que les stores rouges étaient hermétiqnement baissés.

IV.

PRESQUE UNE REVANCHE.

Vorator et Narcisse ne s'étaient pas trompés, c'était bien Adolphe.

Aussitôt après la sortie de ses deux gardiens, il avait sauté hors du lit, et s'était habillé à la hâte, et pour s'excuser au moins de son manque de parole, il avait charbonné quelques mots d'explication sur le mur.

Cet étrange billet, nous le retrouverons plus tard.

Mais lorsque L'écureuil voulut sortir, il s'aperçut que la porte était fermée.

Restait la fenêtre.

Il l'ouvrit avec précaution et, s'étant assuré que personne ne pouvait le voir, il sauta dans le jardin.

De là, par-dessus la haie qui formait clôture à la villa des Sans-Soucis.

A travers champs, il regagna la route de la Villette.

Ah ! ah ! — se disait-il en dévorant l'espace à grandes enjambées. — on voulait me consigner... on refuse de me venir en aide... Eh bien, soit ! j'agirai seul, mais dès aujourd'hui... car je ne veux pas attendre à demain pour me réhabiliter aux yeux de la sœur Bernardine, et j'ai mon projet... qui réussira, je l'espère !

Le projet de L'écureuil était des plus simples.

Convaincu que le chef des Vampires avait une grave blessure au bras, et que cette blessure devait le rendre reconnaissable, il s'était dit :

— Allons retrouver mes anciens compagnons de rapine et de meurtre. Presque tous, ils ont quelque sujet de rancune contre le maître, et partageant ce désir que j'avais autrefois de le voir enfin à visage découvert. Anisons-les davantage encore contre lui, apprenons-leur qu'il vient de recueillir un important héritage, et que, si on le tenait à merci par la crainte d'une dénonciation, on pourrait en obtenir de l'argent, beaucoup d'argent. C'est bien le diable si, en nous concertant tous ensemble, en coordonnant nos souvenirs, nous ne parvenons pas à découvrir sa mystérieuse demeure. Moi-même, dans mon délire de cette nuit, j'en ai trouvé comme un vague indice. Cette demeure, qui peut-être est voisine du cabaret d'Antonio, — car je me le rappelle maintenant, ce jour où j'avais les yeux bandés, où je me croyais dans un des caveaux de la taverne elle-même, j'ai remonté des marches, j'ai senti sous mes pieds un moelleux tapis, sous ma main un meuble élégant, — cette demeure, nous la cernerons, nous nous y introduirons et s'il tente de nier, s'ils sont plusieurs, à son bras blessé je pourrai dire : " Le voilà ! c'est lui." Après quoi, laissant les autres le maître à rançon, je m'évade, et je reviens apporter aux vengeurs son nom maudit. J'aurai donc ma revanche, et tient drai mon serment. Quant au danger... qu'est-ce que je risque après tout, d'être tué ? Ce serait une réhabilitation qu'une telle mort, et la sœur Bernardine prierait pour moi !

Tout en se surexcitant ainsi, Adolphe arriva à la barrière, descendit le faubourg Saint-Martin.

Il eut la bonne fortune d'y rencontrer un coupé de remise qui s'en revenait à vide ; il y monta, donnant au cocher l'adresse du cabaret du *Chat-Noir*.

C'était l'heure du déjeuner des Vampires, et si par hasard ils étaient en retard, tout en les attendant, L'écureuil pourrait commencer par le cabaretier lui-même.

Il fit arrêter la voiture à quelque distance de la taverne, il s'aventura sur le quai, tout en se dissimulant du mieux possible sous son fameux caban qui lui servait en même temps de masque et de domino.

Grande fut la surprise d'Adolphe en trouvant le cabaret fermé comme une prison, muet comme une tombe.

A quelques pas de là, sur le bord du canal, il y avait un groupe des plus animés.

Poussé par une instinctive curiosité, il s'approcha de cette foule, parvint jusqu'au premier rang, avança la tête, aperçut les deux cadavres, et les reconnut.

C'est alors qu'il s'était rejeté en arrière, en retenant à peine un cri d'effroi ; c'est alors que Vorator et Clopinet l'avaient aperçu, regagnant en toute hâte la voiture qui l'attendait.

Sa bourse se trouvait bien garnie, il avait largement payé le cocher d'avance.

— A la Morgue ? — lui cria-t-il, — et ventre à terre !

Ce n'était pas qu'il voulût fuir ses deux amis, il ne les avait pas même reconnus, mais un horrible soupçon venait de lui traverser l'esprit ; il était impatient de voir les six autres cadavres dont il avait entendu parler dans le groupe.

En moins d'un quart d'heure, la voiture atteignit le sinistre monument.

Adolphe entra.

Les six cadavres étaient là, touchés sur les froides dalles.

C'était bien les six derniers de la bande, y compris Antonio.

Comment se trouvaient-ils là ? quels pouvaient être leurs meurtriers, sinon Frégor et son digne ami ? Déjà, lors des premières disparitions qui s'étaient effectuées dans la bande, comme aussi la nuit précédente, lors du guet-apens dont il avait failli lui-même devenir victime, Adolphe avait eu comme un vague pressentiment de la vérité, elle apparut toute entière à ses yeux.

Plus de doute ! le maître et le valet avaient voulu se débarrasser de tous leurs complices, ils y étaient parvenus, et lui seul maintenant, lui, L'écureuil, il était le dernier des Vampires.

Son premier plan devenait donc irréalisable.

Restait seulement le souvenir de son entrevue avec le chef, et les diverses remarques qui s'y rattachaient.

Selon toute probabilité, il en devait être du cabaret d'Antonio comme de celui du *Chat-Noir*.

Adolphe laissa la voiture passer devant le cabaret d'Antonio, se contentant d'écarter un des coins du store.

Le cabaret n'existait plus ; des maçons achevaient de le démolir.

De plus en plus étonné, L'écureuil fit halte à quelques cents pas de là.

Puis, disant au cocher qu'il allait revenir, il s'avança précautionneusement vers la bicoque en ruines.

Il reconnut l'emplacement de la grande salle où se réunissaient les buveurs vulgaires, celui des cabinets réservés aux Vampires, quelques mystérieuses retraites qui leur servaient au besoin de refuge, et plus loin, les derniers vestiges des tonnelles où, plus d'une fois, durant cette époque dont le souvenir lui pesait comme un remords, il avait cherché dans l'ivresse le courage d'un nouveau crime, puis il remonta en voiture.

— Où faut-il vous conduire maintenant, bourgeois ? — demanda le cocher en se retournant à demi sur son siège.

— Allée des Veuves, — répondit Adolphe, — je vous arrêterai quand il le faudra.

Puis tout bas à lui-même :

— Je veux tout voir, — ajouta-t-il, — je serai prudent.

A travers les taillis sans feuillage, la maison semblait silencieuse, inhabitée.

— Ce ne peut être que là, — se dit Adolphe, — est-ce qu'ils auraient déjà pris la fuite ?

Il revint sur ses pas cherchant l'ouverture des caves.

Et quand il l'eut trouvée :

— Assurons-nous s'il existe une communication ! — se dit-il.

Une pince de fer se trouvait non loin de là, il alla s'en saisir, s'engagea courageusement dans l'escalier souterrain.

Mais au moment d'y disparaître, il se retourna pour promener tout à l'entour, au ras de terre, un regard scrutateur.

— Personne ne m'a vu, — pensa-t-il, — personne ne me verra... personne!...

Adolphe se trompait.

De la lucarne d'un des pavillons qui flanquaient la grille de l'hôtel, un homme l'avait aperçu, suivait tous ses mouvements d'un regard anxieux.

Cet homme, c'était Frégor.

— Adolphe ! — murmura-t-il avec une joie féroce, — oh ! c'est le diable lui-même qui nous le livre ainsi... il vient d'entrer dans son tombeau !

Il s'était armé de son terrible stylet.

En quelques bonds, il descendit vers la cour. Mais au moment où il la traversait d'un pas rapide, on sonna.

— Je n'ouvrirai pas, — se dit Frégor.

Et il reprit sa course vers le parc.

Une seconde fois la cloche retentit, sous une main impétueuse.

Frégor n'en poursuivait pas moins son chemin. Pour atteindre à la brèche du parc, il lui fallait faire un assez long détour.

Il y arriva toujours courant, il franchit le passage, il allait s'élançant vers le caveau, lorsque tout à coup, de l'autre côté des démolitions, sur la route, un cabriolet s'arrêta.

De ce cabriolet, deux hommes descendirent.

L'entrepreneur des travaux, l'architecte.

— Ah ! — fit le maître maçon tout en saluant Frégor, — je ne m'étonne plus que vous ne nous ayez pas ouvert... Voilà deux heures que je sonne à la grille.

Frégor restait interdit, cherchant à dissimuler son trouble.

— Je me rends aux ordres de M. le vicomte, — dit à son tour l'architecte, — allez le prévenir que je l'attends ici.

— Ici, mais...

— A moins que vous ne préféreriez me conduire vers lui, mais vivement... je suis très pressé.

— Moi de même, — fit l'entrepreneur.

— Alors venez, messieurs, car mon maître est souffrant... venez ! — s'empressa de répondre le valet, avec l'espérance d'être libre ensuite, et de revenir achever son œuvre sanglante.

Mais l'entrepreneur se refusa à cet arrangement.

— Moi je reste, — dit-il, — car j'ai des mesures à prendre et des ordres à donner à mes ouvriers, auxquels j'ai dit en passant d'avalier les morceaux doubles... et tenez ! les voici déjà qui reviennent.

Frégor eut un frémissement de colère, et pour avoir dû moins le temps de prévenir Morénas :

— En ce cas, — dit-il, — je vais chercher monsieur.

Afin d'aller plus vite, il prit par la route, et ce fut un hasard heureux pour Adolphe, car presque aussitôt, Morénas apparut de l'autre côté, dans le parc.

L'architecte et l'entrepreneur allèrent à sa rencontre.

A ce moment, L'écurie remontait l'escalier de la cave.

A l'extrémité d'une longue galerie souterraine, il s'était heurté contre une porte, et dans les ténèbres, il n'avait pu l'ouvrir. Mais il s'en revenait convaincu que c'était bien par là qu'Antonio l'avait fait passer, que le cabaret communiquait secrètement avec l'hôtel.

Cet hôtel, à qui appartenait-il ? qui l'habitait ?... Voilà ce qu'il fallait savoir.

Comme L'écurie allait franchir les dernières marches qui le séparaient encore de la lumière, il entendit des voix, et se rejeta vivement dans un angle obscur, du fond duquel son regard pouvait s'étendre sur une certaine partie des décombres.

Trois hommes ne tardèrent pas à paraître.

L'un d'eux, bien qu'invisible encore de face, avait une taille, une tournure, qui furent un premier indice pour Adolphe.

Il parla.

— Oh ! cette voix, cette voix ! — murmura L'écurie, en le dévorant des yeux.

Il vint à se retourner, il avait le bras en écharpe.

L'écurie étouffa un cri de joie :

— C'est lui ! — se dit-il. — Oh ! c'est bien lui !

— Ainsi, — répondait en ce moment l'architecte, — il ne s'agit que de déblayer le terrain et de le réunir au parc, en élevant à l'angle de la nouvelle muraille ce kiosque en forme de chalet dont je vous ai soumis le plan.

— Pas autre chose, — conclut le chef des Vampires, — et je m'en rapporte parfaitement à vous.

— Il suffit, monsieur le vicomte.

Et celui qu'on venait de nommer ainsi s'éloigna, reconduit par les deux autres.

— Un vicomte ! — venait de murmurer Adolphe, — oh ! misérable imposteur !... bandit !

Il allait s'élançant hors de son refuge.

Mais déjà les maçons arrivaient.

L'écurie attendit qu'ils se fussent mis à l'ouvrage, et se glissant hors de la cave, il parvint à regagner la route sans avoir été remarqué par aucun d'eux.

Mais Frégor revenait en ce moment par le parc.

Il aperçut le fugitif, il se précipita sur ses traces, et nul doute que si l'allée des Veuves se fût trouvée déserte, il ne l'eût poignardé à quelques pas de là.

Non-seulement il y avait le cocher, mais encore un facteur de la poste aux lettres.

Frégor se blottit derrière un pan de muraille.

Adolphe arrêta le facteur et, lui désignant le petit hôtel, il demanda le nom du vicomte auquel il appartenait.

— Le vicomte Gaston de Morénas, répondit le piéton.

Frégor n'avait pu entendre, mais rien qu'au geste de L'écurie, rien qu'au cri de triomphe qui venait de lui échapper, il devina sans peine que son maître était perdu, s'il ne se hâtait d'agir.

Adolphe remonta vivement dans la voiture, qui reprit la direction du rond-point.

C'était un Espagnol alerte et résolu que ce Frégor.

Prompt comme la pensée, sans même prendre le temps de prévenir Morénas, il bondit vers la maison, jeta une couverture sur un cheval, se déguisa sous une limousine de maquignon, enfonça jusque sur ses oreilles un bonnet de laine grisâtre, glissa deux pistolets dans ses poches, entra ouvrit la grille, et sortit en tirant derrière lui le cheval.

Déjà le coupé de remise atteignait l'angle de l'allée des Veuves, et s'appretait à tourner vers la place de la Concorde.

A peine eut-il disparu que l'Espagnol jusqu'alors tapis derrière un gros arbre, enfourcha sa monture et partit au galop. En un clin-d'œil il fut au rond-point.

Parmi les quelques voitures qui se dirigeaient vers l'Obélisque, un seul coupé.

— J'ai de la chance, — grommela Frégor, qui remontant le collet de sa limousine pour se rendre plus méconnaissable encore, régla son allure en conséquence.

Du reste, Adolphe se considérait comme certain d'avoir échappé à tous les regards, et tout à la joie de son succès, tout fier de ne le devoir qu'à lui-même, il ne songeait nullement à regarder s'il était suivi.

C'était à la villa des Sans-Soucis qu'il se faisait reconduire, le plus promptement possible.

Le cocher venait de recevoir un second stimulant, une pièce d'or.

Aussi le cheval trotta-t-il d'une façon vraiment phénoménale.

En moins de dix minutes on arriva au boulevard.

— Vont-ils être contents ! — se disait L'écurie, — dès demain, je pars pour l'Amérique... mais après avoir écrit à la cœur Bernardine, et quand elle saura tout, j'aurai son pardon... qui sait même, un jour peut-être, si je me conduis bien là-bas, son estime. Oh ! comme il me tarde d'arriver... allons donc, cocher, plus vite encore... plus vite !

Nous renonçons à rapporter ici la suite de ce monologue inspiré par le repentir du passé, par l'espérance de l'avenir.

Mais s'interrompant tout à coup, et comme avec une vague intuition de la réalité :

— Si l'on m'avait vu ! — s'écria-t-il, — si j'étais poursuivi... si l'on m'empêchait d'accomplir ma tâche...

Aussitôt, s'agenouillant sur la banquette, il regarda par l'œil-de-bœuf.

Mais tant de voitures allaient et venaient derrière la sienne ! mais quand bien même Frégor se fût offert à ses regards, il ne l'eût pas reconnu sous son déguisement de maquignon campagnard !

Il se rassit donc, pleinement rassuré, et continua ses rêves transatlantiques.

Le cocher, coupant au plus court, prit les rues Laffite, Saint-Lazare, Coquenard, Montholon, Lafayette.

Dissimulant avec art sa poursuite, Frégor ne perdait pas de vue sa proie.

Après avoir dépassé la barrière, le coupé suivit durant quelques minutes la grande route. Puis, tournant à droite, il commença de remonter vers Belleville.

— Nous devons approcher, — se dit Frégor, — attention !

Et se ramassant sur son cheval, il le mit au trot.

Il n'était plus qu'à deux cents pas environ de la voiture, lorsqu'enfin elle s'arrêta devant la villa des Sans-Soucis.

Adolphe sauta vivement à terre, il entra, tandis que le cocher repartait aussitôt, toujours du côté de Belleville.

Déjà, Frégor galopait à travers champs vers la baie de l'enclos, qui, de ce côté, dominant une sorte d'escarpement, allait le cacher à tous les regards.

En s'arrêtant, il arma ses deux pistolets.

Et, se pressant sur les étriers, tout prêt à bondir par-dessus la haie :

—J'arrive à temps,—murmura-t-il avec une implacable résolution,—il ne parlera pas !

V

FATALITÉ.

En ouvrant la porte de la cabane aux lapins, Voratior et Narcisse avaient été stupéfaits de ne plus trouver L'écuréuil.

—Quand je te disais que cet homme du canal c'était lui !—s'écria Voratior.

L'oncle Raphaël et le docteur rentraient en ce moment.

Ils furent accablés de reproches, et reconnurent avec humilité leur faute.

—Mais pourquoi l'avez-vous quitté ?—demanda Voratior,—qu'aviez-vous à faire ?

—A déjeuner d'abord,—répondit l'oncle Raphaël.

Tout à coup, dans la direction de la cabane aux lapins, on entendit une voix qui appelait.

Cette voix, c'était celle de L'écuréuil.

Henri Duvernay s'était précipité vers le perron.

Roquebert, Quentin, Voratior et Narcisse l'y suivirent.

C'était bien Adolphe.

Il était allé tout d'abord à la cabane de ses deux amis, il les aperçut enfin, il reprit vers eux sa course en criant :

—J'ai réussi... je connais maintenant l'assassin !... il se nomme...

Deux coups de feu, tirés à travers la haie, ne lui permirent pas d'achever.

Il fléchit sur les genoux, tenta un dernier effort pour se relever, oscilla sur lui-même, et retomba en arrière.

Tous les assistants s'étaient précipités vers lui.

Ils le relevèrent tout sanglant, ils le virent s'agiter dans une convulsion dernière, ils l'entendirent murmurer en joignant les mains :

—Sœur Bernardino !...

—Il est mort !—déclara le docteur.

Voratior et Narcisse bondirent vers la haie, d'où s'élevait une légère fumée.

—Vengeance !—crièrent-ils d'une même voix,—vengeance !

Mais déjà le meurtrier s'éloignait, emporté par le galop furieux de son cheval, et sans même daigner regarder derrière lui.

Il était de ceux dont la balle ne se trompe jamais, de ceux qui savent frapper comme la foudre et se rendre non moins insaisissables qu'elle.

C'eût été folie que de le poursuivre.

Narcisse et Voratior cependant le tentèrent.

En ce même moment, auprès du cadavre du pauvre Adolphe, ces mots s'échappaient de la bouche de Henri Duvernay :

—Fatalité ! cet homme allait tout nous apprendre, et nous ne saurons rien... rien !... Les meurtriers de mon père resteront impunis.

—S'ils parviennent à se soustraire à la vengeance des hommes,—répondit prophétiquement Jacques Roquebert,—ils n'échapperont pas, soyez-en sûr, à la justice de Dieu !

VI

EN FAMILLE.

Trois mois se sont écoulés.

Déjà les bourgeons rougissent, l'air s'adoucit, le soleil brille

C'est l'avant-midi de la mi-carême.

C'était l'époque des concerts Julien. Grand festival ce soir-là, pour la réouverture de la saison printanière. Mlle lanternes vénitiennes étoilaient les feuillées renaissantes, l'orchestre faisait un tapage infernal, et quand parfois les flammes de Bongal illuminaient les alentours, on voyait briller au balcon supérieur de la maison dont nous venons de parler des lettres de cuivre formant ce mot :

ROBES.

Cette enseigne avait été celle de Jeanne et de Jenny ; c'était celle maintenant de Charlotte Duvernay.

Aux trois ou quatre fenêtres de ce modeste logement, pas de lumière.

Il n'en était pas de même au premier étage.

Jacques Roquebert donnait à dîner.

Un simple dîner de famille, cependant.

Il avait à sa table, outre ses deux filles, madame et mademoiselle Duvernay, Joseph Quentin, Henri, Christian.

En tout huit convives, parmi lesquels règne une affectueuse et douce cordialité.

Joseph Quentin raconte des anecdotes relatives aux Sans-Soucis ; Jacques Roquebert donne de curieux détails sur son séjour en Amérique et sur ses lointaines excursions dans le Far-West.

Puis tous deux, avides de faire briller leurs jeunes amis, ils parlent tour à tour des merveilleux progrès de Henri Duvernay, de la célébrité de Christian qui retrouve à Paris ses succès de Londres.

—C'est le roi de la saison, c'est le Paganini français !—dit Jacques.

—C'est mon élève,—proclame Joseph avec un naïf orgueil.

—Oui,—s'empresse de répondre le jeune musicien, sur le beau visage duquel ces éloges ont fait monter une modeste rougeur,—oui, mon digne maître, c'est à vous que je dois mon talent. Quant à ma renommée, c'est à vous que j'en suis redevable, monsieur Roquebert.

Quentin crut devoir protester.

—Ne vas-tu pas nous faire croire que c'est moi, un simple violonneux de guinguette une sorte de ménétrier...

—Vous êtes un grand artiste, et ce que je suis maintenant, vous eussiez pu l'être vous-même.

—Veux-tu bien ne pas dire de ces choses-là !... je ne dois plus m'en souvenir... la mauvaise chance m'a fait renoncer à toutes les ambitions, à toutes les illusions de ma jeunesse... j'ai abdiqué... je ne suis plus qu'un Sans-Souci... un pauvre vieux Sans-Souci... trop heureux de se voir revivre en toi, mon cher enfant, et d'entendre déclamer par l'ami Clopinet :

“ Il a fait des héros, et n'a pas voulu l'être !”

Dire tout ce qu'il y avait eu de simplicité touchante et de bonté vraiment paternelle dans ces dernières paroles, ce serait impossible.

Oublieux de toute étiquette, n'écoutant que l'élan de son cœur, Christian se leva de table et fut embrasser le vieillard, qui se prit à pleurer de joie.

A l'entour de la table, tout le monde était attendri, tout le monde souriait, voire même madame Duvernay... et c'était depuis six mois, son premier sourire.

—Accepte l'accolade !—put répondre enfin Joseph,—mais à la condition que, puisque te voilà debout, tu iras aussi embrasser Jeanne et Jenny... ce sont elles, ce sont nos deux gracieuses fées, nos deux pupilles qui, pour ta part de parrainage, étaient cachées derrière leur père dans tout ce qu'il a fait pour toi.

—Ah ! je le savais bien,—s'écria Christian,—merci, mes filleules !

Déjà ses lèvres se posaient sur le front de Jenny ; elles allèrent ensuite trouver celui de Jeanne.

A côté de Jeanne se trouvait Charlotte.

—Parrain Christian,—dit Jenny,—nous aussi nous nous récusons comme ayant été la cause de votre triomphe. Ce ne sont point les encouragements de l'amitié, ce ne sont point les secours de la fortune, ce ne sont pas même les leçons d'un savant professeur qui donnent l'inspiration, la volonté, le génie.

—Oh ! vous avez raison,—interrompit l'artiste en regardant avec amour celle qui avait été le but de tous ses efforts,—vous avez raison, Jenny... c'est un sentiment qui remplit l'âme tout entière, c'est un miraculeux stimulant qui vient de Dieu, c'est...

Il allait tout avouer, il allait dire : c'est l'amour !

Mais Joseph Quentin se mit à tousser tout à coup. Henri et Jacques remuèrent leurs chaises, Jeanne et Jenny portèrent le doigt à leurs lèvres.

Evidemment, il y avait une conspiration de silence, et l'on rappelait à l'artiste que le moment d'un aveu n'était pas encore arrivé.

Il se tut, et, dissimulant son trouble, il alla reprendre sa place.

Charlotte avait compris, et toute rougissante, toute confuse, elle baissait les yeux, cent fois plus charmante encore, même sous son vêtement de deuil.

Sa mère aussi était tout habillée de noir, et ce sombre costume faisait davantage encore ressortir la triste pâleur de son noble visage, encadré dans une abondante chevelure devenue toute blanche. Elle était encore admirablement belle ainsi, la veuve de Pierre Duvernay, l'inconsolable et courageuse Henriette !

Ce qui venait de se passer devant elle lui avait fait entrevoir un mystère, mais rien de plus. Depuis la mort de son mari, elle vivait tellement repliée sur elle-même, tellement absorbée dans son douloureux souvenir, qu'elle n'avait rien deviné, qu'elle était à cent lieues de soupçonner l'amour qu'inspirait sa fille. Aussi, promena-t-elle sur tous les convives un regard étouffé, questionneur. Puis, comme chacun semblait éviter de lui répondre, s'adressant directement à Christian qui se trouvait placé à sa gauche :

—Il ne faut pas m'en vouloir de mon ignorance,—lui dit-elle,—voilà près de six mois que je ne suis plus de ce monde. Je m'intéresse donc à tout ce qui vous touche, et c'est mal de m'en avoir fait un secret. Voyons, mon enfant, voyons ! après ce brillant début à Londres, que s'est-il passé à Paris ?... dites-moi tout... dites...

Profondément ému par cette maternelle interrogation, l'artiste répondit :

—A Paris, madame, les mêmes amitiés m'avaient préparé le même accueil. Voilà pourquoi je persiste à proclamer toutes mes obligations envers monsieur Jacques Roquebert. Non-seulement il avait eu l'art de me mettre à la mode dans le public, mais de plus, grâce à ses relations avec l'aristocratie américaine,—car il y a de l'aristocratie partout, même chez les démocrates,—il m'a procuré l'honneur d'une audition à l'ambassade anglaise, et ce soir encore, au grand bal qui se donne à la légation des Etats-Unis...

—Où nous aurons le plaisir de vous applaudir,—ajouta Jeanne,—car nous y allons aussi, ma sœur et moi, avec notre père... mais seulement vers minuit...

—N'importe,—observa Charlotte,—il serait peut-être temps de penser à votre toilette, surtout si vous voulez que nous en ayons aussi l'honneur

—Excellente idée !—s'empressa d'approuver Jacques Roquebert.—Allez, mes filles, allez... tandis que nous passerons dans le salon pour prendre le café.

Déjà les deux sœurs étaient debout, et Charlotte aussi.

—Permettez,—dit-elle,—quo je vous serve de femme de chambre supplémentaire ! En ma qualité de couturière, et surtout de couturière ayant confectionné vos deux robes de bal, c'est mon droit... je le réclame.

—Soit,—consentit Jeanne,—venez avec nous, mais comme une conseillère, comme une amie, qui veut bien nous initier

aux façons de ce grand monde où parfois il nous semble que nous usurpons votre place. Si nous parvenons à ne pas y jouer trop gauchement notre rôle de demoiselles, c'est grâce à vos leçons, Charlotte... c'est votre ouvrage.

—Les robes, oui,—répliqua-t-elle en souriant,—mais quant à la manière de les porter, c'est Dieu même qui vous avait donné la distinction naturelle en vous créant si jolies !

—Taisez-vous,—interrompit Joseph Quentin,—vous allez par trop de bonté, gêner nos filles.

—N'ayez pas cette crainte !—riposta Jenny,—mais hélas ! pourquoi ne pouvons-nous pas emmener avec nous notre institutrice bien-aimée, notre sœur Charlotte.

Et toutes les deux, par un même élan du cœur, elles embrassèrent l'orpheline.

Ainsi réunies, les trois jeunes filles formaient un groupe charmant.

—Oh !—murmura Charlotte,—Je ne regrette qu'une chose, c'est de n'être pas là pour entendre monsieur Christian !

—Moi aussi,—dit madame Duvernay,—je serais heureuse de l'entendre...

—Qu'à cela ne tienne,—interrompit-il vivement,—j'ai apporté mon violon, et sitôt que ces demoiselles seront de retour...

—Vite !—s'écria Charlotte,—hâtons-nous !

Toutes les trois elles disparurent.

—Ce sont deux anges que vos filles !—dit Henriette à Jacques.

—Elles cherchent à se modeler sur la vôtre,—répliqua-t-il en lui offrant le bras pour la conduire au salon.

Les autres convives les y suivirent.

Bien qu'un grand feu pétillât dans la cheminée, la température était si douce que les fenêtres restaient entr'ouvertes.

Il y avait en ce moment, sur le boulevard du Temple, une recrudescence de bruits joyeux.

Cette gaieté fit mal à madame Henriette. Elle ne s'en plaignit pas cependant, mais une douloureuse contraction de son visage parla pour elle.

Roquebert et Quentin s'empressèrent d'aller fermer les fenêtres

Henriette comprit cette attention délicate, et sitôt que le domestique se fut retiré, après avoir rempli les tasses, elle en remercia ses deux amis.

—Pauvre femme !—murmura Jacques,—pauvre veuve... ne vous consolerez-vous donc jamais ?...

—Jamais ?... —répondit-elle,—mais je m'habituerai sans doute à ne plus en rien laisser paraître. Avec le temps, la source des larmes se tarit, le chagrin se concentre dans le cœur, et l'on se reprend à vivre comme tout le monde. Il le faut bien... Dieu le commande ainsi. Ne suis-je pas, d'ailleurs, une heureuse mère ! Charlotte semble satisfaite de son humble condition et, toute fière de se suffire à elle-même, on dirait qu'elle ne désire rien au-delà. Henri travaille avec ardeur, et peut-être le verrai-je se relever un jour...

—Comme Christian,—interrompit Roquebert en appuyant sa main sur l'épaule du jeune peintre.

—Oh ! mes ambitions ne visent pas si haut,—reprit madame Duvernay,—tout ce que je demande au ciel, c'est que mes enfants puissent se créer une modeste indépendance, et qu'ils aiment toujours bien leur mère. Quant à la gloire, à la fortune...

—Espérez mieux de l'avenir,—dit Joseph,—espérez ! Tous les artistes ne sont pas condamnés à la résignation de ne point parvenir, et M. Henri prouve déjà tant de talent, mademoiselle Charlotte mérite à tant d'égards une éclatante revanche...

—Vous oubliez que ma fille n'est point une artiste...

—Elle, oui... mais son mari...

Roquebert s'empressa de couper la parole à Quentin, qui déjà battait en retraite, comme craignant d'en avoir trop dit.

—Son mari ?—venait de murmurer Henriette étonnée,

—Il est bien certain,—se hâta d'expliquer Jacques,—que mademoiselle Charlotte n'est pas de celles que le sort prédes-

tine à rester filles, et par sa beauté, par son éducation, par ce charme tout poétique qui existe entre elle, ce serait l'idéal d'un grand artiste. Voilà ce qu'a voulu dire mon ami Quentin. N'est-il pas vrai, Joseph ?

—Oui, oui, —balbutia le vieux musicien, —c'était là ma pensée... je n'en avais pas d'autre.

Christian, de plus en plus ému, se taisait.

—Hélas ! —conclut madame Duvernay, —Charlotte n'a plus de dot. Il ne nous reste plus rien, rien que le travail.

C'est déjà quelque chose, —intervint à son tour Henri, —et si nous voulions de l'argent, nous pourrions en avoir.

—Comment cela ? — questionnèrent simultanément les quatre personnages.

—On m'en offre.

—Qui donc ?

—M. Guillaume Duvernay.

—Encore ! —se récria la veuve avec un sentiment très marqué de répugnance.

Ce matin même, —poursuivit le jeune homme, —J'ai reçu une lettre de mon oncle. Il paraît qu'il va marier sa fille, et qu'à cette occasion, il serait heureux de nous faire accepter enfin ce qu'il considère comme la libération d'une dette d'honneur. Telles sont ses propres expressions. Il espère, ajoute la lettre, que le temps écoulé nous aura rendus plus généreux envers lui, plus raisonnables envers nous-mêmes. Il me supplie d'aller lui rendre visite.

—Oh ! n'y va pas, mon fils, n'y va pas ! —interrompit Henriette, qui s'efforçait, mais en vain, de dissimuler l'horreur que lui inspirait le seul souvenir de cet homme.

Cette horreur, bien que d'une façon moins apparente, Jacques et Joseph semblaient aussi la partager.

Christian, qui sans doute était dans le secret de la pensée d'Henri, l'engageait du geste à ne pas s'aventurer plus loin.

Après le regard scrutateur d'un vague soupçon qui se veut approfondir, Henri continua :

—C'était bien mon intention de n'y point aller, de ne pas même répondre, mais dans l'intérêt surtout de ma sœur, qui n'a pas de dot, et devant nos amis, qui sont de sages conseillers, j'ai cru devoir vous soumettre cette nouvelle proposition. Pardon, si je vous afflige, ma mère... et dites-moi donc enfin, je vous en conjure, la cause de cette invincible haine, que vous, d'ordinaire si miséricordieuse et si bonne, vous conservez envers M. Guillaume Duvernay ?

—Henri ! —balbutia la pauvre mère éperdue.

—Ne répondez pas ! —lui cria Joseph.

—Non ! —disait Jacques, —non... silence !

Quant à Christian, il venait de s'élançer vers Henri, et lui serrant le bras, il murmurait à son oreille :

—Tais-toi ! oh ! je t'en supplie, tais-toi !

Inflexible et fatal comme Hamlet s'obstinant à découvrir le secret de la mort de son père, le fils de Pierre Duvernay poursuivit :

—Préférez-vous donc que j'aie l'interrogé lui-même, afin de savoir comment il se fait que, lui seul, il n'ait tenté aucune démarche pour le châtement des meurtriers ? Voilà six mois que le crime reste impuni, c'est trop ! Il était là cependant, lui, il doit avoir tout vu, il pourrait nous donner quelques indices sur ce guet-apens si bien enveloppé de ténèbres. J'ai de quoi venir en aide à sa mémoire, je sais que deux hommes ont frappé mon père, l'un qui faisait partie de la bande des vampires, l'autre...

—Assez ! —s'écria madame Duvernay d'une voix défaillante, —assez !

—Mais vous ne voyez-vous donc pas que vous tuez votre mère ! —dit Roquebert.

—Par pitié, —supplia Quentin.

Henri, lui-même, à bout de forces, baissa la tête et se tut.

Mais, tandis que Jacques et Joseph qui s'empressaient de secourir Henriette, —le masquaient pour un instant à ses regards :

—Tu vois ! —dit-il tout bas à Christian, —cet effroi de ma

mère... cette émotion de nos deux amis... plus de doute !... on me cache un secret.. j'irai voir cet homme...oh ! oui, j'irai !

Puis se précipitant aux genoux d'Henriette :

—Ma mère, —s'écria-t-il, —pardonne-moi... j'étais fou. Je ne te parlerai jamais de cela, jamais !... voyons, calme-toi... sèche tes larmes... oublie... Charlotte va revenir, il faut qu'elle ne s'aperçoive de rien... Oh ! si tu savais comme je t'aime !

Il l'étreignait dans ses bras, il la couvrait de caresses, il se refusait si bien enfant qu'il parvint enfin à lui rendre presque le sourire.

D'autre part, Christian, Joseph et Jacques s'efforçaient à l'envi d'effacer les derniers nuages qui restaient encore sur le front d'Henriette.

Roquebert enfin prit un album, et le feuilletant devant elle :

—Savez-vous bien, —dit-il, —que votre fils est un merveilleux professeur, et que je m'applaudis beaucoup d'avoir exigé qu'il donnât des leçons de dessin à mes filles. Voyez comme elles font des progrès... mais voyez donc !

Une bien meilleure diversion lui vint en aide, le retour de Jeanne et de Jenny elles-mêmes.

Leur toilette de bal était ravissante ; elles étaient cent fois plus ravissantes encore que leur toilette de bal.

Ce fut un assaut général de bravos et d'éloges.

Charlotte à son tour se montra.

—N'oubliez pas la couturière, —dit-elle en souriant, —et si vous êtes satisfaits de ses petits talents, veuillez en faire part à vos amis et connaissances.

Déjà madame Duvernay, grâce à la toute-puissance qu'elle savait exercer sur elle-même, avait reconquis son calme habituel.

—Enfants ! —dit-elle en attirant Charlotte sous son baiser maternel, —chère enfant, si tu savais combien ta douce et fraîche physionomie satisfait me rend heureuse !

A quelques pas de là Jacques et Joseph, en vrais pères qu'ils étaient tous les deux, ne pouvaient se lasser d'admirer leurs filles.

—Il nous manque pourtant une chose, —dit Jenny.

—Quoi donc ? —questionna Roquebert.

—Des sorties de bal, —répondit Jeanne, —nous avions complètement oublié que les nôtres sont devenues des manteaux de baptême pour deux pauvres petites jumelles comme nous... vous savez bien, mon père... les enfants de cette pauvre femme que vous nous avez envoyée l'autre jour...

A merveille ! —s'écria Joseph, —j'ai précisément votre affaire... quelle occasion ! comme ça se trouve !

On voulut l'interroger, il prit ses grands airs mystérieux, et sonna.

Un domestique parut, il lui dit quelques mots à l'oreille.

Jeanne et Jenny commençaient à devenir impatientes de curiosité.

Le bonhomme consentit enfin à s'expliquer.

—Voilà la chose, —dit-il. —Parmi vos nombreux parrains, il en est un seul qui n'a pu atteindre votre reconnaissance. Il était trop loin celui-là, il venait de s'enrôler comme simple soldat, de partir pour l'Afrique...

—Le vicomte ?

—Le caporal ?

—Le sergent Georges Montbrun, s'il vous plaît... chevalier de la Légion d'honneur. Une double promotion, conquise au prix de son sang. Il a été blessé, mais légèrement, et j'ai l'espoir de le voir revenir bientôt en congé de convalescence. Avec la lettre qui m'instruisait de tout cela, lettre reçue ce matin même, il y avait une cassette en bois de sandal. Dans cette cassette... devinez quoi ?

—Ce ne peuvent être des sorties de bal.

—Qui sait ? Après la bataille, il y a eu prise de ville, et razzia générale... voire même aux dépens de mesdemoiselles les Odaliques. Le noble sergent a pensé à ses filleules, et voici le cadeau qu'il leur envoie... par l'entremise de papa Quentin. Le domestique venait de déposer la cassette sur la table. La clef était à la serrure.

—Séance, ouvre-toi !—conclut le joyeux vieillard en laissant sauter le couvercle illustré d'arabesques.

Les quatre petites mains disparurent dans le coffret, et presque aussitôt en ressortirent deux légers burnous algériens, aux chatoyantes couleurs étoilées d'or, qui semblaient avoir flotté sur les épaules de quelque almée favorite.

—C'est délicieux !—s'écria Jeanne,—c'est féérique comme un rêve oriental !

—Oh !—fit Jenny,—quel aimable parrain...s'être ainsi souvenu de nous, prévenir ainsi nos désirs...mais les bons génies des contes arabes n'en agissent pas autrement à l'égard de leurs filleules !

Il faudra lui écrire dès demain pour le remercier, n'est-ce pas, ma sœur ?

—Encore un secret !—se récrièrent en même temps les deux jeunes filles,—oh ! dites-nous-le, papa Quentin, dites-nous-le.

—Impossible !—refusa le bonhomme,—car il avait fait le cachotier même avec moi, son vieil ami, son président, son second père... ne me doit-il pas aussi la vie ! et c'est ce matin seulement, aux vagues confidences de sa lettre, que j'ai cru deviner...

—Quoi donc ?... quoi ?

—Un jour, bientôt peut-être, votre père vous dira le mot de cette énigme. J'ai cru devoir lui faire part de mes soupçons, mais à lui seul.

—Par ainsi,—conclut Roquebert,—silence absolu, bouche close !

Jacques et Joseph échangèrent un regard d'intelligence et



—Sans doute, et pour le prier en même temps de revenir au plus vite. Il doit être très bien en uniforme...car il avait trouvé moyen de rester joli garçon, et très distingué s'il vous plaît, même sous son humble costume de cocher de cabriolet.

Roquebert se prit à sourire.

—Ah !—dit-il,—tu as remarqué cela toi, Jenny ?

—Moi de même, avoua Jeanne.

—Que serait-ce donc,—s'écria Joseph,—si vous l'aviez vu comme moi, le jour où je l'ai décroché de l'arbre du bois de Boulogne, en jeune et brillant dandy... car il est tout jeune, il n'a pas encore trente ans.

—Mais,—questionna Jenny,—pourquoi donc est-il parti si brusquement, et juste le lendemain du jour où nous étions devenues riches ?

—Quant à ça,—répondit Joseph en prenant un air mystérieux,—c'est son secret.

malgré toutes les supplications, refusèrent obstinément de s'expliquer davantage.

Durant ce temps-là, Charlotte avait drapé sur les épaules de Jeanne et de Jenny les deux burnous, dont les deux capuchons coiffaient maintenant leurs têtes charmantes.

—Restez ainsi !—s'écria Henri Duvernay,—oh ! restez ainsi...

Il venait de s'emparer de l'album, il avait déjà le crayon à la main...

Gracieusement enlacées l'une à l'autre, elles se regardaient en souriant.

A l'autre extrémité du salon, Christian accordait son stradivarius.

—Va !—lui dit le frère de Charlotte,—le moment est venu de te faire entendre... on t'écoute.

Puis se tournant vers madame Henriette :

—Ma mère,—ajouta-t-il,—c'est un morceau de sa composition que va exécuter Christian, un concerto entièrement inédit, dont il vous réservait la primeur, et qui s'appellera la *Demande en mariage*.

—Singulier titre!—murmura madame Duvernay.

Charlotte était très pâle.

Ce fut d'abord un étincelant prélude, où sembla passer le bruit de l'argent, le choc des verres, le galop des chevaux, tout le joyeux tourbillon d'une folle jeunesse enivrée d'opulence, de plaisir et de liberté.

C'était sublime!

Christian chancela, comme brisé par l'ambition, et tomba dans les bras d'Henri qui s'était lancé pour le soutenir.

Aucun applaudissement n'éclata; aucun bravo ne se fit entendre; toutes les poitrines étaient trop délicieusement opprimées, toutes les âmes étaient trop profondément attendries, pour laisser place aux banales manifestations de l'enthousiasme.

Joseph Quentin gesticulait et remuait les lèvres sans parvenir à articuler aucun son.

Jacques Roquebert était allé serrer les mains de l'artiste avec une muette énergie.

Jeanne et Jenny sanglotaient et riaient à la fois.

Charlotte semblait plongée dans une beatitude qui tenait de l'extase.

Madame Duvernay restait immobile, et montrait son visage inondé de pleurs.

—Ah!—put-elle murmurer enfin,—c'est admirable, c'est bon... c'est consolant... c'est une âme qui parle!... mais pourquoi donc appelé cela la *Demande en mariage*?... je ne comprends pas... et cependant j'entrevois, je pressens que cette âme harmonieuse me révélait, me demandait à moi surtout quelque chose.

Joseph Quentin s'avança spontanément vers elle, et lui dit:

—Vous ne vous trompez pas, madame... si vous le permettez, je vais traduire les notes par des mots, je vais vous expliquer tout ce qu'a dit le violon de Christian?

Et comme Henriette l'y autorisait du geste, le vieux musicien poursuivit:

—Oh! c'est un art divin que la musique, et le violon est son plus merveilleux interprète! Celui-ci vient de vous raconter tout une histoire, aussi touchante, aussi complète, aussi concluante qu'un conte de fées... Et tenez! c'est sous cette forme précisément que je vais parler à mon tour.

Puis, s'asseyant en face de Madame Duvernay:

—Il était une fois un jeune homme qui, dès l'âge de vingt et un ans, se trouva maître absolu d'un assez riche patrimoine. Emporté par le démon du plaisir, il eut promptement tout dévoré. Une jeune fille alors se rencontra sur sa route, et l'amour... un amour vrai... s'empara de son âme tout entière. Mais hélas! il était déjà trop tard. Cette jeune fille appartenait à une famille riche; à peine lui restait-il à lui quelques derniers écus. Il les joua, il les perdit. Grand désespoir! Survint son vieux professeur de violon. "Travaille, lui dit le bonhomme, le génie de la musique est en toi; tu peux te refaire une seconde fortune, et qui sera bien autrement glorieuse que la première, car tu ne la devras qu'à ton propre mérite." Le jeune homme demanda combien il lui faudrait de temps pour devenir un grand artiste. "Cinq ans!" répondit le vieillard. Tout autre se fût effrayé, mais non point notre amoureux. Oh! c'est que son amour était un de ceux qui défient les plus longues épreuves, et qui savent réaliser des miracles. Néanmoins, pour se reconforter par le stimulant d'une espérance, il alla trouver le père de celle qu'il aimait, il lui apprit tout. C'était un homme intelligent et bon. "Courage!" répondit-il. Et faisant appeler sa fille, devant elle il raconta le projet du jeune homme, bien que sans préciser que l'héroïne du roman ce fût elle-même. La jeune fille cependant parut comprendre à demi-mot; elle aussi, elle lui dit: "Courage!"

Quentin s'interrompit un instant pour regarder Charlotte.

—Mademoiselle,—lui demanda-t-il,—je crois que vous con-

naissez un peu cette histoire... N'est-ce pas ainsi que les choses se sont passées?

—Oui... oui—murmura Charlotte en portant la main à son cœur.

Déjà madame Henriette manifestait quelque étonnement.

Roquebert à son tour s'avança.

—Madame Duvernay,—conclut-il,—nous vous demandons tous, pour notre ami Christian, la main de mademoiselle Charlotte.

—Ma fille!... comment c'était elle, c'était toi...

—Oui, ma mère... je suis heureuse et fière de l'avouer... je l'aime!

Et Charlotte cacha son front rougissant sous les baisers de la pauvre veuve.

Déjà Christian, amené par Henri, se précipitait à ses pieds tout éperdu de bonheur.

—Madame... ma mère... oh! mais appelez-moi donc votre fils!

—Mes enfants,—répondit-elle en les réunissant tous les deux dans une même étreinte,—oh! mes enfants, si notre deuil ajourne encore votre mariage, dès ce soir, du moins, je vous fiance et vous bénis!

Puis levant les yeux vers le ciel:

—Mon pauvre Pierre!—ajouta-t-elle,—oh! comme tu dois être content si de la haut tu nous regardes.

Jeanne et Jenny vinrent s'emparer de Charlotte, et l'entraînèrent de l'autre extrémité du salon.

Christian s'empressa de les y rejoindre.

A son tour, Henri se trouva dans les bras de madame Duvernay.

—Bonne mère! lui dit-il,—tu le vois... l'avenir de ma sœur est assuré maintenant... un avenir de bonheur, de gloire et de richesse...

—Mais toi, mon Henri, toi?

Au moment même où le jeune homme allait répondre, Roquebert lui frappa soudain sur l'épaule; de l'autre main, il tenait l'album, et désignant de la main la page où l'artiste venait d'improviser le portrait de ses deux filles, il lui dit tout bas:

—Laquelle des deux?

—Monsieur,—s'écria vivement Henri,—que prétendez-vous dire?...

—Chut donc! ceci ne doit être entendu que de madame votre mère et de notre vieux Joseph. Je vous demande laquelle des deux vous aimez?

—Mais, monsieur, qui vous a pu faire croire, vous apprendre?

—Ne faites pas les gros yeux à Quentin... Ne regardez pas ainsi du côté de Christian... personne n'a trahi votre secret. Moi seul je l'ai deviné, mais en partie double... elles se ressemblent tant... et, bien que vous ne vouliez pas vous prononcer encore, je vous en avertis d'avance, le jour où vous viendrez me demander l'une ou l'autre, je m'estimerai très-heureux de vous nommer mon gendre.

—Y songez-vous?... mais je ne possède plus rien, et vous, si riche...

—Riche comme votre excellent père à l'époque de l'aveu du pauvre Christian. Agissez comme Christian, aimez comme Christian, je vous garde une même récompense.

Et, mettant un doigt sur ses lèvres, il s'éloigna.

—Ma mère!—murmura Henri tout palpitant, tout enivré de cet espoir inattendu,—vous voyez bien, ma mère, que moi aussi je puis être heureux!

—Mon Dieu!—s'écria-t-elle avec une reconnaissante ferveur,—oh! mon Dieu, c'est donc vrai que ceux-là que le malheur abaisse injustement, votre main les relève!...

VII

Le jour suivant, sur les midi, Henri Duvernay se dirigeait vers le petit hôtel du quai Jemmapes.

C'était là qu'il était né dans l'opulence, et qu'il avait grandi dans la joie ; c'était de là que plus tard, au lendemain de la mort de son père, il s'était vu proscrire sans fortune et sans nom.

Pour affronter de tels souvenirs, de telles amertumes, il fallait un motif bien puissant, une attraction presque irrésistible.

On l'a vu, Henri s'était imposé le devoir de démasquer et de punir les assassins ; il avait soupçon de la vérité.

Aussi marchait-il d'un pas ferme et rapide ; on eût dit que la fatalité le poussait en avant.

Cependant, lorsqu'il aperçut au loin le toit paternel, il s'arrêta, suffoqué par l'émotion, aveuglé par les larmes.

Mais, à travers ces larmes, il revit la terrible scène nocturne, son père expirant, son oncle Guillaume affolé de terreur.

— Il faut que j'interroge cet homme, — se répéta-t-il énergiquement, — il faut que je le contraigne à parler, je le veux !

Et, pressant encore le pas, il se remit en marche.

Devant le chantier, des ouvriers travaillaient, déchargeant des bateaux, rechargeant des charrettes.

Henri fut reconnu, entouré, acclamé par ces braves gens.

— Ah ! que ça nous fait donc plaisir de vous revoir, — disait l'un d'eux, — vous, le fils de notre ancien patron... le fils de celui qu'on appelait *la Main toujours ouverte* !

— Aussi comme nous l'aimions ! comme nous le regrettons ! — disait un autre.

— Dame ! — ajoutait un troisième en clignant de l'œil du côté de l'hôtel avec une grimace des moins sympathiques pour le nouveau propriétaire, — dame, c'est que ça n'est plus comme autrefois, comme au bon temps de votre digne père. Il y a bien du changement, allez !

En ce moment, un vieux débardeur accourut. Teint bronzé, cheveux blancs, mine réjouie et franche. C'était le doyen du chantier.

— Qu'est-ce qu'on m'a donc dit que M. Henri était là ! — criait-il. — Eh ! mais oui... le voilà... c'est bien lui ! Quand je pense que je l'ai vu pas plus haut que ça, que je l'ai fait sauter sur mes genoux... Ah ! mais que je serai donc fier et joyeux s'il voulait tant seulement toucher la main de son fidèle Antoine !

Déjà les deux mains du jeune homme étaient dans celles du vieil artisan.

Et toutes les casquettes de s'agiter, tandis que toutes les voix criaient :

— Vive M. Henri Duvernay !... vive le fils de notre ancien maître !

Henri les remercia, les calma du geste, et pour se dérober à cette espèce d'ovation populaire qui l'avait profondément ému, il se hâta d'entrer dans le jardin de l'hôtel.

Était-ce une illusion de souvenir, était-ce l'effet d'une brumeuse matinée de mars ? Cette demeure, autrefois si riante, elle lui parut morne, renfrognée, presque sinistre.

Il est vrai que la plupart des persiennes restaient fermées, qu'un profond silence semblait régner à l'intérieur.

Un domestique inconnu se montra sur le perron.

Henri demanda M. Guillaume Duvernay.

— Je vais m'informer s'il est visible. Monsieur veut-il me dire son nom ?

— Voici ma carte.

— Monsieur désire-t-il entrer au salon.

— Merci, je préfère attendre ici.

Ce froid accueil avait glacé le cœur d'Henri. Il se rappelait ce même perron à l'époque où sa mère, sa sœur et parfois M. Duvernay lui-même accouraient à sa rencontre avec toutes sortes de sourires sur les lèvres et de caresses dans les yeux. Hélas ! qu'il était loin de ce temps-là, quel changement ! C'était en étranger qu'il revenait dans cette maison ; elle lui semblait un tombeau, le tombeau d'un passé qui ne devait plus jamais revenir... et pour retarder au moins le douloureux moment d'y rentrer, il se retourna vers le jardin.

Pauvre jardin ! si soigneusement entretenu jadis et si fleuri... l'herbe croissait maintenant dans ses allées, ses plates-bandes

et ses corbeilles ne paraissaient pas se ressentir de l'approche du printemps !

Le valet ne tarda pas à revenir avec un certain empressement.

— M. Guillaume Duvernay, — dit-il, — vous prie de venir le trouver là-haut, dans la chambre de son fils, qui est malade...

— Ah ! Isidore...

— Oui, monsieur, très-malade. On a même eu de grandes craintes pendant un instant. Mais il va mieux maintenant, il est levé.

— Quel chambre occupe-t-il ?

— La chambre verte. Je vais conduire monsieur...

— Inutile ; j'irai seul.

Henri passa devant le domestique qui, fort indifférent du reste, le regarda s'éloigner dans la vraie direction tout en se disant à part lui :

— Mais quel est donc cet inconnu... qui connaît si bien la maison ?

Henri n'avait garde de se tromper, cette chambre d'Isidore, c'était la sienne.

Elle était située vers la droite, au premier étage, tout à l'extrémité d'un long corridor non moins silencieux que les autres parties de l'hôtel.

Bien que la clef se trouvât sur la porte, Henri frappa.

Ce fut Germaine qui lui vint ouvrir.

Elle n'avait pas l'air gai, cette pauvre Germaine !

Cependant, à la vue de son cousin, un pâle sourire se dessina sur ses traits.

— Bonjour, Henri ! — murmura-t-elle avec une ineffable douceur.

Il entra.

L'aspect de la chambre, éclairée par un jour blafard, avait quelque chose de lugubre.

Devant l'âtre sans flamme, Isidore était assis, ou plutôt à demi couché dans un grand fauteuil de malade, pourvu de plusieurs oreillers et de deux formidables oreillettes.

Sous l'épaisse robe de chambre qui l'enveloppait de la tête aux pieds, on devinait sa maigreur attestée du reste par son visage aux joues caves et livides, aux pommettes saillantes, au regard enfiévré.

Il voulut se soulever à l'approche d'Henri, mais il fut arrêté par un violent accès de toux qui faisait mal à entendre.

La bonne Germaine était venue s'agenouiller auprès de lui, elle lui soutenait la tête sur son épaule, elle l'encourageait par de douces paroles.

— Tonnerre ! — parvint-il à crier enfin, — si ça doit continuer ainsi, j'aime mieux envoyer les médecins à tous les diables, et mourir du moins en m'amusant !

Une seconde quinte interrompit cette impuissante colère. On eût dit qu'Isidore allait trépasser entre les bras de sa sœur, qui s'empressa de le secourir à l'aide d'une potion calmante.

— Henri, — dit d'une voix profondément navrée, — vos voyez que la fortune ne nous porte pas bonheur !

C'était Guillaume Duvernay qui venait de parler ainsi.

Assis de l'autre côté du gigantesque fauteuil, jusqu'alors il était demeuré invisible. Il se leva lentement, il fit un pas vers son neveu.

Celui-ci ne l'avait pas revu depuis six mois ; il fut frappé, consterné, presque épouvanté de l'altération de sa physionomie, du changement qui se révélait dans tout sa personne.

Aucune description ne saurait photographier ce visage blême, décharné, cadavérique, où les yeux seuls vivaient encore, mais hagards, inquiets et brillant d'un éclat sinistre. À l'exception de quelques rares cheveux d'un blanc jaunâtre, le crâne était nu comme la main. Tout à l'entour des orbites, démesurément agrandis par la maigreur, il y avait des rides profondes qui se multipliaient le long des joues, blafardes et molles comme du parchemin moisi, et creusaient des deux côtés de la bouche une sorte d'accent circonflexe. Figurez-vous une tête de vautour, un visage de damné.

Mais ce qui le rendait plus étrange, plus effrayant encore,

c'était un frissonnement continu, une amertume, une angoisse, une tristesse sans nom. Il y avait parfois de l'idiotisme dans le regard, et dans tout le corps, déjà courbé comme celui d'un vieillard, le tremblement convulsif et les tics nerveux d'un fou, notamment ce geste de s'essuyer sans cesse le front, à la place où s'était posée la main sanglante de Pierre Duvernay, à la place où l'imagination enflée du fratricide sentait toujours le charbon brûlant, l'ineffaçable tache !

— Tu as peine à me reconnaître, — dit-il au jeune homme que que la stupéfaction semblait rendre muet, — oh ! je le comprends. je suis bien changé, va... je suis bien à plaindre !

— Mais pourquoi donc, monsieur ? — demanda Henri.

Guillaume baissa soudainement les yeux, et détourna la tête.

Dans ce mouvement il aperçut son fils, et comme Henri répétait sa question :

— Mais regarde donc ton cousin ! — répondit-il à voix basse, — tu sais combien je l'aime... eh ! bien, je souffre de le voir souffrir ainsi... j'ai peur de le voir mourir !

— Monsieur ! — se récria Henri.

— Silence ! — fit Guillaume.

Isidore avait entendu.

— Eh ! mon Dieu, oui, — fit-il avec un effort pour sourire, — il paraît que les médecins m'ont condamné, ou du moins à peu près. Pleurs donc pas, Germaine ! je n'en crois rien, c'est des bêtises. Mais comment diable faisais-tu donc, toi Henri, pour supporter aussi gaillardement cette existence d'enfant prodige ? C'est à peine si j'ai goûté du plaisir, et voilà déjà qu'il me faut battre en retraite. Il est vrai que je m'en suis joliment donné... Oh ! quant à cela, oui, joliment !

— Ne pense donc plus à cela ! — fit doucement Germaine.

— Je t'en supplie ! — murmura Guillaume à mains jointes, — Songes que ta santé, c'est ma santé... que ta vie, c'est ma vie !

— Ne craignez donc rien ! — répondit Isidore en se levant tout à coup, — la crise est passée, je me sens mieax... et tenez, je m'en vais sortir un peu...

— Y penses-tu ! — se récrièrent simultanément son père et sa sœur.

— Ah ! le médecin me l'a permis, s'il faisait beau temps. Voici du soleil, je suis dans mon droit... et d'ailleurs je le veux !

Il avait fait quelques pas vers la cheminée, il sonna.

Guillaume eut un geste désespéré.

— Une petite promenade lui fera du bien, — dit Germaine, — et pour qu'il revienne bientôt, pour qu'il soit bien sage, je m'en vais aller avec lui, mon père.

— Non, — refusa vivement Isidore, — non... je te remercie... je veux aller dire bonjour à mon appartement de garçon. Tu sais bien, Henri, celui qui fut le tien et que tu m'as cédé... avec tous ses accessoires.

Et, comme le domestique paraissait sur le seuil :

— Qu'on attèle Aljibek au coupé, je sors.

— Pour une heure ou deux, pas davantage, — supplia Germaine.

— Et surtout ne va pas revoir cette femme ! — ajouta Guillaume à voix basse.

— Parole d'honneur ! — déclara solennellement Isidore.

Mais se penchant à l'oreille de son cousin :

— Lansquenette m'attend, — lui dit-il, — oh ! oh ! c'est une charmante fille que Lansquenette !

Henri, bien que sans dénoncer son secret, cru devoir lui adresser quelques observations amicales.

Germaine et Guillaume le remercièrent du regard.

— Bien obligé, cousin ! — répondit Isidore, je te promets de m'en rapporter à ton expérience et de suivre tes conseils. Qu'est-ce que je demande après tout, moi... une jeunesse pareille à ce que fut la tienne, pas autre chose.

Puis, avec une émotion soudaine qui étonna fort Henri.

— Permits-moi une prière à mon tour, — ajouta-t-il en lui serrant la main, — mon père a quelque chose à te demander...

Germaine aussi... sois bon pour eux... ils sont bien autrement encore à plaindre que moi !

Henri voulut demander quelques mots d'explication, Guillaume et Germaine tentèrent quelques recommandations dernières.

— Assez ! — conclut-il, — la séance est close ! je demande qu'on me laisse, et qu'on m'envoie mon valet de chambre. Dis donc, Henri, j'ai maintenant un valet de chambre... genre suprême ! Ah ! c'est beau d'être riche... bien que ça ne m'empêche pas d'être pâle comme un déterré. Mais bah ! je mettrai du rouge !

Et tout en se regardant dans la glace, il riait.

Cette gaieté du moribond faisait mal à voir, et fut presque aussitôt interrompue par un nouvel accès de toux.

— Héritage maudit ! — murmura Guillaume Duvernay, — fatal héritage !

Il sortit le premier.

Henri et Germaine le suivirent.

Tous les trois, en silence, ils firent quelques pas dans le corridor.

— Monsieur, — dit enfin Henri à Guillaume, — vous m'avez écrit ; vous désirez me parler ?

— Oui, — balbutia le fratricide, — oui, descendons au salon.

— Mon père, — questionna Germaine, — dans combien de temps aurez-vous terminé avec mon cousin ?

— Un quart d'heure tout au plus, — répondit-il.

— Eh bien, — reprit la jeune fille avec une émotion qu'elle cherchait vainement à dissimuler, — eh bien ! Henri... dans un quart d'heure j'irai vous retrouver au salon... car moi aussi, il faut que je vous parle.

Et, comme elle s'éloignait déjà :

— Ou vas-tu donc maintenant ? — lui demanda Guillaume.

Ce fut à Henri que s'adressa la réponse.

— Je vais attendre dans l'ancien oratoire de votre mère, — lui dit-elle, — je vais prier Dieu... ah ! j'ai grand besoin qu'il m'exauce !

Et, tout attristée, tout anxieuse, elle continua son chemin.

Henri, de plus en plus stupéfait, suivit Guillaume.

Le salon, dont la porte ne tarda pas à se reformer sur eux, avait également changé de physionomie, et même plus encore que le reste de la maison.

Ce n'était plus ce lieu de réunion où tout rappelait les joies de la famille et la cordiale hospitalité de l'amitié, où l'âtre flamboyant et la lueur des bougies se reflétaient dans l'acajou, le bronze et la soie, durant les longs soirs d'hiver ; où, durant l'été, les fenêtres s'ouvraient toutes grandes et semblaient sourire aux brises embaumées de jardin ; où le piano de Charlotte faisait tapage, où l'on chantait, où l'on dansait, où l'on riait, et qui, même aux heures de silence et de solitude, conservait encore un aspect animé, vivant, joyeux. Ce n'était plus le salon de Pierre Duvernay !

C'était celui de Guillaume. Il avait l'apparence morose et lugubre de son nouveau maître. Une seule persienne, à peine entr'ouverte, y laissait pénétrer un jour douteux. Les meubles étaient revêtus de housses grisâtres, les tentures commençaient à se faner et, sur les bois humides, on entrevoyait suinter comme des larmes. Depuis six mois évidemment, l'âtre restait sans feu, l'air se renouvelait à peine, le piano se taisait, et la voix humaine aussi. On n'entrait plus que très-rarement dans cette vaste pièce ; elle commençait à prendre l'aspect glacial des appartements inhabités, muets, sans lumière et qui semblent frappés d'une sorte de malédiction, providentiel. Enfin, comme pour expliquer cette malédiction, le pâle rayon de soleil qui à regret dans cette morne enceinte allait mourir sur un portrait de Pierre Duvernay, aux trois quarts plongés dans l'ombre, et dont les yeux seuls brillaient, comme animés d'un éclat vengeur.

Guillaume s'empressa de tourner le dos à ce portrait, et faisant signe à son neveu de s'asseoir en face de lui, lui-même il se laissa tomber dans un fauteuil.

Il y eut un silence, que ne troubla pas même le bruit de la pendule, arrêtée depuis longtemps.

—Monsieur,—dit enfin Henri,—je vous écoute !

Guillaume eut le mouvement d'un homme qui se réveille en sursaut et, d'une voix lente, il commença ainsi :

—Tu ne m'appelles plus mon oncle... tu m'en veux... je le comprends... Mais tu es venu cependant... merci... ta visite me prouve que tu n'es pas impitoyable.

—Je ne comprends pas... expliquez-vous ?

—Eh ! n'as-tu pas vu, mon pauvre Isidore... n'as-tu pas deviné que Germaine est malheureuse... ne vois-tu pas ce que je suis devenu moi-même !... une sorte de fatalité pèse sur nous. Peut-être cette fatalité provient-elle de ce que cette fortune nous est restée tout entière, de ce que ta mère et toi vous n'avez voulu rien accepter...

—Si c'est pour m'offrir de l'argent que vous m'avez fait venir,—interrompit Henri,—permettez-moi de vous arrêter dès les premiers mots. Notre résolution est irrévocable. D'ailleurs Charlotte et moi, nous nous sommes mis courageusement au travail, et Dieu semble vouloir bénir nos efforts. Nous n'avons besoin de rien, nous sommes satisfaits, nous sommes heureux.

—Heureux ! s'écria Guillaume.—Ah ! c'était donc mon destin de toujours vous porter envie ! Eh bien, soit... ne parlons plus de cela. C'est moi qui fais appel à ta générosité, c'est nous qui avons besoin que tu nous viennes en aide.

Guillaume semblait hésiter à poursuivre.

—En quoi puis-je vous être utile ?—demanda Henri.

—Tu peux nous sauver... écoute. Je t'ai écrit que j'allais marier ma fille.

—Effectivement, et je vous en félicite...

—Non !... oh ! non... car ce mariage serait un malheur pour Germaine, et je me vois contraint de le lui imposer, et je le subis comme le plus douloureux châtement qui soit au monde !

—Un châtement ?...

—Une obligation, veux-je dire. Ne m'interroge pas à ce sujet... contente-toi de savoir que cet homme... riche d'ailleurs, jeune élégant et qui porte un grand nom... m'a rendu jadis un important service, et tient à sa merci mon honneur, mon repos, ma vie. Il aime passionnément Germaine... mais Germaine ne l'aime pas, elle ne l'aimera jamais.

—Alors, c'est bien simple, il faut tout avouer à cet homme.

—Il sait tout, et n'en persiste qu'avec plus d'acharnement.

Oh ! j'ai longtemps résisté, va ! j'ai lutté... mes forces et mon intelligence se sont épuisées dans cette lutte. Je suis impuissant et faible aujourd'hui comme un enfant. Il y a des jours où mon cerveau s'embarrasse, où la parole expire sur mes lèvres, où je crois que je deviens fou. Il en abuse, cet homme... il me domine, il m'épouvante... oui, oui... j'en ai peur !

Et tout tremblant, Guillaume se rapprocha de son neveu, comme pour lui demander un appui.

—Ah !—s'écria soudainement Guillaume,—si j'avais quelqu'un pour me protéger, pour me défendre... quelqu'un de jeune, de fort et de vaillant comme toi par exemple...

—Eh bien, alors ?

—Alors, je dirais non ! et Germaine ne me sacrifierait pas son bonheur. Elle épouserait celui qu'elle aime, et, sous sa sauvegarde, elle emmènerait Isidore dans quelque contrée méridionale, où peut-être sa santé se rétablirait. Quant à moi, je m'en irais bien loin, je disparaîtrais, je me condamnerais même à ne plus jamais revoir mes enfants, mais je saurais du moins qu'ils sont heureux !

Nous l'avons dit dès le début de cette histoire, la seule corde qui vibrât encore dans le cœur de Guillaume, c'était celle de la paternité.

Ce sentiment avait absorbé tous les autres et, même au milieu de ses remords, il survivait, plus passionné que jamais. C'était pour ses enfants qu'il avait convoité la fortune jusqu'au point de commettre un crime ; c'était dans ses enfants que le ciel l'en punissait... affreuse expiation !... châtement terrible !

Aussi ne demandait-il rien pour lui-même, mais tout pour

eux. Cette ardente prière se lisait sur son visage, maintenant inondé de larmes.

Henri ne put se défendre d'un mouvement de compassion.

—Remettez-vous, mon oncle,—murmura-t-il,—allons, allons du courage !

Puis, comme dans les dernières paroles qu'il venait d'entendre, un mot surtout l'avait frappé.

—Mais,—demanda-t-il,—Germaine aime donc quelqu'un ?

—Oui,—répliqua Guillaume,—tu vas causer tout à l'heure avec elle... elle te dira tout... elle le veut aussi... elle m'a fait promettre de garder son secret. Mais sache-le bien, Henri, pour que ma fille soit heureuse, pour que mon fils soit sauvé, pour que mes enfants se trouvent à l'abri de cet homme, je n'espère plus qu'en toi... puis-je compter sur toi ?

Le regard suppliant, les mains jointes, Guillaume s'agenouillait devant le fils de son frère.

Déjà celui-ci était debout : il releva son oncle, il le contraignit à se rasseoir.

Dans ce mouvement, ses yeux rencontrèrent le portrait de Pierre Duvernay.

Henri se recula tout à coup, et, le regard toujours fixé vers cette sainte image :

—Écoutez-moi, mon oncle !—répondit-il,—tout ce que j'ai pu comprendre à vos paroles, c'est qu'il est un homme dont la menace pèse fatalement sur vous, et qu'il faut réduire au silence. Je ferai cela... je ferai même plus, je m'arrangerai de façon à ce qu'Isidore devienne raisonnable, à ce que Germaine soit heureuse, et, dans cette triple tâche, je réussirai, fût-ce au prix de ma vie... mais à une condition.

—Laquelle ? oh ! dis, dis laquelle ?

—C'est que vous m'aidez à découvrir les assassins de mon père, que je veux venger.

A cette réponse inattendue, le fratricide se redressa tout à coup, hagard, frémissant terrifié.

—Vous étiez là quand on a frappé votre frère, poursuivit le fils de la victime, vous avez dû voir les meurtriers, quels sont-ils ? Vous étiez là quand il est mort, et même je m'en souviens il s'est approché de vous, il a dit un dernier mot que seul vous avez entendu, quel est ce mot... dites ?

Tout en articulant ces terribles questions, Henri marchait sur Guillaume qui, reculant toujours vers le portrait au-dessous duquel se trouvait un canapé, finit par y tomber, éperdu, pantelant et de ses deux mains, convulsivement crispées, se masquait le front, comme si ce mot : "Fratricide" en eût jailli soudainement en lettres de feu.

Quelques secondes encore de cette hallucination révélatrice, et le fils vengeur ne pouvait plus conserver de doutes.

Tout à coup, la porte du salon s'ouvrit, et le domestique annonça :

—M. le vicomte Gaëtan de Morénas.

VIII

OU MORÉNAS SE RÉVÈLE COMME UN GRAND COMÉDIEN.

L'arrivée de Morénas qui, d'ordinaire était pour Guillaume un nouveau sujet d'effroi, lui devenait maintenant un moyen de salut.

—Ce n'était plus Henri qui allait servir de bouclier contre Gaëtan, c'était Gaëtan contre Henri.

Guillaume bondit donc à la rencontre de Morénas, et, s'effaçant derrière son épaule, il lui dit à l'oreille quelques mots rapides.

Déjà le subtil chef des Vampires avait tout deviné, tout compris.

Parfaitement maître de la situation, comme de lui-même, il s'avança vers celui qu'il avait fait orphelin, et le saluant avec une toute gracieuse élégance :

—Monsieur Henri Duvernay, je crois ?—dit-il.

Henri, s'inclinant à peine, examinait avec une attention marquée le prétendu vicomte.

Du premier regard, ces deux jeunes hommes se sentaient ennemis.

—Vous semblez me reconnaître ?— reprit Gaëtan.

—Effectivement, monsieur... et je cherche dans mes souvenirs...

—Permettez-moi de leur venir en aide. Il y a quelques années, dans un moment de détresse, je fus employé dans les bureaux du chantier voisin, chez M. votre père.

—Je me rappelle... on vous nommait alors Gaëtan ?

—On me nomme aujourd'hui le vicomte de Morénas. La fortune m'étant revenue à la suite d'un héritage, j'ai repris mon titre, mais ne rougis nullement de l'époque où j'avais cru devoir le dissimuler, par modestie plutôt que par orgueil. Vous le savez vous-même, monsieur Henry Duvernay, il est telles circonstances où les gens de cœur ne dédaignent pas d'avoir recours au travail. Plus tard, lorsque reviennent les jours heureux, on a droit de se glorifier des mauvais jours bravement traversés, et le bien-être, le luxe, vous semblent encore meilleurs au retour. C'est ce qui m'arrive présentement, c'est ce que je vous souhaite.

—Je vous en suis fort obligé, monsieur—répliqua froidement Henri.

—Si je me permets d'exprimer ce vœu, c'est que je ne suis point tout à fait un étranger pour vous... j'aspire à l'honneur d'entrer dans votre famille, et dois prochainement devenir le mari de mademoiselle Germaine Duvernay.

—Ah ! c'est vous qui...

—Oui, monsieur.

Puis se retournant vers Guillaume :

—Excusez-moi, futur beau-père,—ajouta Morénas,—mais puisque vous ne me présentez pas, je me présente moi-même. Et d'un air de plus en plus dégagé, il s'assit.

Henri prenait son chapeau comme pour se retirer.

—De grâce !— se récria le vicomte,—que ce ne soit point moi qui vous mette en fuite ! Vous causiez, continuez... à moins cependant qu'il ne s'agisse de choses secrètes, auquel cas c'est moi qui vous céderais la place.

Henri, conseillé par un vague instinct, se rassit brusquement et répliqua :

—Des choses secrètes, nullement... D'ailleurs, vous me semblez avoir toute la confiance de M. Duvernay, vous l'aidez peut-être à me répondre.

Guillaume, dont les regards allaient incessamment de l'un à l'autre, se rapprocha vivement de son neveu, et tout bas :

—Je t'en supplie,—fit-il,—rien à propos du mariage !

Son neveu le rassura du geste, et se retourna vers Morénas.

—De quoi s'agit-il ?—questionna celui-ci.

—De la mort de mon père.

Guillaume fit un mouvement, son complice resta impassible.

—Vous n'êtes pas sans ignorer,— continua Henri,— que mon père a péri victime d'un infâme guet-apens, d'un lâche assassinat. Je me suis imposé le devoir d'en rechercher, d'en punir les auteurs.

—Très-bien, c'est d'un bon fils... et vous veniez sans doute demander des renseignements à votre oncle, qui faillit devenir aussi la victime de cet odieux attentat ?

—Précisément, monsieur.

—Hélas ! j'ai grand'peur pour vous que sa mémoire ne vous soit guère d'un grand secours. A cette époque je n'avais pas encore eu l'honneur de renouer connaissance avec lui... j'étais même absent de Paris, hors de France... mais depuis mon retour j'ai si souvent entendu parler de cette malheureuse affaire que, bien mieux que lui-même, je pourrais résumer tous ses souvenirs... qui, du reste, se bornent à fort peu de chose.

—Cependant, les deux frères se trouvaient dans ce même cabriolet...

—D'accord... mais ce cabriolet a été si inopinément attaqué, si promptement renversé ! la nuit était si brumeuse, et l'obscurité si profonde ! Un brouillard à ne pas y voir à deux

pas devant soi ! N'est-ce pas là, du moins, ce que vous m'avez dit, mon cher monsieur Guillaume ? Je ne parle que pour vous éviter de pénibles réponses, mais rectifiez, rectifiez si je me trompe.

—Non... non, vous ne vous trompez pas, murmura sourdement le fratricide, qui avait eu le temps de se remettre, mais qui n'osait plus lever les yeux.

Morénas en profita pour le désigner à Henri, tout en exprimant par sa physionomie et par son geste que la raison du pauvre Guillaume avait reçu, dans cette même catastrophe, une rude atteinte.

Puis, d'une voix dolente, il reprit :

—N'oublions pas que votre oncle a lui-même été frappé d'un coup de couteau, précipité dans le canal. Cette blessure, cette immersion glacée, lui ont fait perdre toute connaissance. Et tout cela s'est accompli spontanément, en un clin d'œil. Il n'a pu rien voir, il n'a rien vu, rien entendu, rien. Un peu plus tard, lorsque tout ruisselant, tout grelottant, tout effaré, n'ayant pas encore repris la conscience des choses, il s'est retrouvé face à face avec son frère expirant, ce douloureux spectacle a si vivement agi sur son imagination que, durant plus d'un mois, il a vécu dans le délire, et presque complètement paralysé. Maintenant encore, il lui revient parfois des moments d'absence, des hallucinations qui nous inquiètent. Regardez-le plutôt ! voyez quels ravages a produits cette nuit fatale. Ah ! ce n'est pas seulement votre père qu'il faut venger, monsieur Henri, c'est aussi votre oncle... Et si vous le permettez, moi, son gendre, je vous seconderais de tout cœur. Mais, croyez-moi, ne lui demandez pas de plus amples renseignements sur cette horrible scène de meurtre, qu'il ne revienne que trop souvent passer devant lui, confuse, furtive, à travers une sorte de brouillard ensanglanté, comme le vague souvenir d'un mauvais rêve !

Tandis que son habile complice s'exprimait ainsi, Guillaume était devenu livide et, se courbant davantage encore, semblait vouloir rentrer en lui-même. Ses genoux tremblaient comme ceux d'un centenaire, ses dents claquaient derrière ses lèvres violettes, et sur son grand front chauve, la seule partie de son visage qui se pût voir, il passait et repassait souvent sa main convulsive.

Quant au vicomte, il semblait entièrement au-dessus de toutes ces misères ; son attitude était pleine d'abandon, sa parole onctueuse et facile, ses arguments irréfutables. Il avait su deviner tous les soupçons d'Henri, d'avance il répondait à toutes ses pensées intimes. Jamais maître Chaix-d'Estange n'avait plus merveilleusement plaidé.

C'est au point que le fils de la victime commençait à se demander s'il n'était pas coupable envers cet oncle si intéressant, si résigné, si malheureux lui-même !

Déjà ce sentiment généreux se lisait sur son visage, déjà Gaëtan s'applaudissait de sa victoire, lorsque tout à coup par une sorte de hasard providentiel, le regard d'Henri rencontra de nouveau le portrait paternel.

Soit que ce fût un jeu de lumière, soit que ce fût une illusion de ces esprits tourmentés en sens inverse, il lui sembla que les yeux de Pierre Duvernay reprenaient la vie, et lui disaient :

—On cherche à t'abuser... n'oublie pas ton serment... mon sang crie vengeance !

Il se raidit donc contre la magnétique influence du vicomte, et très-courtoisement aussi, mais le regard dans son regard, il répliqua :

—Je suis complètement de votre avis, monsieur le vicomte, et je vous remercie de votre obligeant concours, que j'accepte. Mais, puisque vous voulez bien me venir en aide dans ma pieuse tâche, il est juste que je vous fasse part des quelques renseignements que j'ai pu recueillir moi-même.

—Ah !—fit Morénas,—vous avez des indices...

Aucun muscle de son visage n'avait tressailli. Guillaume relevait la tête.

—Je sais,—poursuivit l'artiste en les observant tous les

deux,—je sais que la plupart des assassins étaient des scélérats vulgaires, et faisaient partie de la bande des Vampires, mais qu'ils étaient apostés par deux hommes ayant un intérêt tout particulier,—j'ignore encore lequel,—à la mort de mon père, et qui l'ont tour à tour frappé, l'un avec les balles de ses pistolets, l'autre d'un coup de poignard.

Guillaume restait immobile comme une statue ; Gaëtan rapprocha son siège, et s'empressa de répondre :

—Vraiment ! vous savez cela ? Mais c'est déjà beaucoup, continuez donc... ceci m'intéresse au plus haut point.

Henri Duvernay poursuivit :

—Je sais encore que l'homme aux pistolets portait un masque sur son visage, et que c'était le chef même des Vampires. Quant à l'homme au poignard comment se trouvait-il là ? qui était-il ? on n'a pu me le dire, car il est apparu tout à coup, car il n'était point de la bande.

—N'importe,—s'écria Morénas avec une attention croissante; mais du ton de quelqu'un qui est tout à fait étranger à ce qu'on lui raconte,—n'importe, nous voici déjà sur la piste. Mais qui donc vous a donné ces renseignements... ce ne peut être qu'un de ceux que vous avez appelés des bandits vulgaires ?

—Effectivement, monsieur le vicomte.

—Alors il faut retrouver cet homme, et l'interroger de nouveau, moi présent. Ce serait bien le diable si à nous deux nous ne parvenions pas à lui arracher la vérité toute entière.

—Il est trop tard, cet homme est mort !

—Bah !

—Mort assassiné, au moment où il venait de découvrir le nom du chef des Vampires, au moment même où il accourait nous l'apprendre ?

—Ah ! ça, mais c'est tout un roman que vous me racontez là !—sourit Morénas avec un tel art de comédien qu'il était impossible de ne pas en être la dupe.

Quant à Guillaume, toutes sortes de perplexités se lisaient sur son visage. Mais n'était-ce pas l'effet d'un terrible souvenir sur ce cerveau affaibli ? N'était-ce pas, ainsi que son complice l'avait si adroitement expliqué d'avance, n'était-ce pas la fiévreuse impatience de se venger lui-même ?

—Je n'invente rien,—reprit Henri,—ce sont des faits, et si vous désirez quelques détails...

—Comment donc !—dit Gaëtan,—mais puisqu'il est convenu que vous m'acceptez comme second dans cette ténébreuse recherche, il faut que je sache tout ce que vous avez appris. J'ai des amis puissants, j'irai dès ce soir à la Préfecture de police... et tenez, pour ne rien omettre, je vais prendre des notes. Comment appelez-vous ce dernier révélateur ?

—Adolphe, dit L'épureuil.

—Singulier nom !—ricana Morénas en l'inscrivant sur ses tablettes ;—mais comment aviez-vous été mis en relations avec ce misérable ?

Henri, s'obstinant dans son rôle, raconta la rencontre des buttes Chaumont, l'épisode de la montre, et, bien que sans nommer ni Voratior ni Narcisse, la façon dont ils avaient retrouvé L'épureuil, le double complot du pavillon Gabrielle, le combat nocturne des bords du canal.

Morénas écoutait avec la curiosité quelque peu incrédule d'un spectateur commodément assis dans sa stalle, au théâtre de la porte Saint-Martin ou de l'Ambigu.

—Mais,—fit-il,—ces deux assassins, ces deux cavaliers, vos amis ne les ont donc pas vus ?

—A peine, monsieur le vicomte... et d'ailleurs, l'un d'eux portait un masque.

—Alors, d'après ce que vous venez de m'apprendre, ce devait être le chef des Vampires.

—J'ai tout lieu de le croire.

—Et cette fois encore, il s'est échappé !... C'est bien regrettable !

—Oh ! j'espère prendre ma revanche.

—Comptez sur moi pour y parvenir. Mais vous ne me dites pas ce qu'est devenue la folle ?

—Disparu sans qu'on ait pu retrouver sa trace... et comme elle s'enfuyait éperdument sur les bords du canal, il est fort à craindre qu'elle n'y soit tombée, qu'elle n'y ait trouvé la mort.

—Encore une victime ; pauvre femme ! Il me faut aussi son nom. Peut-être que de nouvelles recherches...

Gaëtan fut interrompu par une exclamation soudaine d'Henri.

—Qu'avez-vous donc ?—lui demanda-t-il.

—Cette femme, mais vous la connaissez aussi, monsieur le vicomte. Oh ! je me le rappelle maintenant, elle m'a parlé de vous, elle avait été enlevée par vous, et précisément à l'époque où vous étiez employé chez mon père. Je ne l'ai connue que longtemps après, moi. C'est Léona, c'est la Joconde !

—Pas possible !—se récria Morénas avec une spontanéité d'étonnement qui touchait au sublime,—comment, cette pauvre fille... oh !... vous avez raison, j'eus des torts envers elle, et ne fût-ce que pour les réparer, je me fais maintenant un point d'honneur de la retrouver, de la protéger, de la venger. Mais quelle coïncidence étrange !

—Etrange, en effet !—murura l'artiste, dont tous les soupçons s'étaient ravivés par cette nouvelle découverte.

Gaëtan le comprit. Il avait, pour ainsi dire, le don de seconde vue.

Son visage cependant resta imperturbable. Mais il y eut dans ses yeux quelque chose de plus acéré, de plus ironique et de plus investigateur encore.

Il en était de même chez Henri.

Cet entretien, si courtois en apparence, devenait une sorte de duel où les regards des deux adversaires s'étudiaient, se croisaient comme deux épées.

—Je vous le répète,—conclut Morénas après un silence,—ceci me devient une affaire presque personnelle, et nous sommes deux maintenant pour marcher au but.

Il allait refermer son calepin.

—Pardon,—fit Henri,—il me reste un dernier renseignement à vous donner.

—Lequel, monsieur ?

—L'homme qui avait préparé le guet-apens du pavillon Gabrielle, le second fugitif l'assassin d'Adolphe...

—Eh bien ?

—C'est une sorte de valet, un Espagnol, il se nomme Frégor.

Quelque subtil que fût Morénas, il y eut un léger tressaillement sur son visage.

—Le connaissiez-vous aussi, celui-là ?—demanda vivement Henri qui, déjà debout, prenait une attitude amèrement railleuse.

—Que prétendez-vous dire, monsieur !—riposta le vicomte se levant à son tour, avec une pose hautaine.

Henri comprit qu'il était allé trop loin, et rompant, bien qu'avec dignité toujours sous les armes :

—C'est une simple question,—répliqua-t-il,—voilà tout. J'avais cru voir que ce nom réveillait en vous comme un souvenir.

—Vous vous êtes trompé, monsieur. Sa consonnance m'a frappé peut-être, car je suis Espagnol aussi. Ce nom de Frégor est assez commun par delà les Pyrénées. Je l'inscris à titre de dernier renseignement, pas autre chose.

Puis avec un sourire :

—Permettez-moi de vous l'avouer franchement, monsieur Henri Duvernay... Il m'avait semblé entrevoir dans cette simple question quelque chose de malveillant, de provoquant. Je conçois que vous soyez irrité, je l'excuse... mais, parce que je vais devenir le gendre de votre oncle, il ne faudrait pas m'envelopper dans une injuste rancune ; croyez-moi, restons bons amis.

—Est-ce une menace, monsieur le vicomte ?

—Pas le moins du monde ! c'est tout au plus un conseil... et pour ma part, afin de mériter vos sympathies, je vais m'employer ardemment à ce dont nous sommes convenus. Si mes démarches obtiennent quelque résultat, comme je l'espère, j'aurai l'honneur de vous en aviser aussitôt.

Henri s'inclina pour prendre congé.

—Tu oublies Germaine!—s'écria tout à coup Guillaume qui, durant toute la dernière partie de cette scène, avait paru plongé dans une morne torpeur.

—Germaine?—murmura le jeune homme dont le cerveau, fatigué par toutes ces émotions, semblait avoir perdu le souvenir.

—Tu sais bien qu'elle t'a prié de l'attendre ici, pour un entretien secret.

—Ah! ah!—fit Gastau avec son mauvais sourire...

—Cet entretien vous déplairait-il?—questionna Henri.

—Nullement, au contraire.

En ce moment même, Germaine entra.

Le vicomte s'empressa d'aller à sa rencontre, et, tout en tournant un compliment des plus régence, il lui prit la main que, respectueusement, il baisa.

Puis, avec ce même sourire qui venait déjà d'effleur sa lèvre :

—Je sais que vous désirez rester seule avec votre cousin,—dit-il,—et comme le premier devoir d'un fiancé, qui sait vivre, c'est la discrétion... je me retire. Allons, monsieur Guillaume Duvernay, emmenez-moi. Nous avons à causer d'ailleurs, et mystérieusement aussi... allons!

Et, prenant par le bras son futur beau-père, qui paraissait docile avec lui comme un enfant, il le conduisit vers une porte opposée à celle par où venait d'entrer Germaine, et que masquaient également d'épaisses tapisseries.

Au moment de disparaître, Guillaume hasarda vers sa fille un regard attristé, un regard suppliant vers son neveu.

Ce muet adieu n'échappa pas à Moréas qui fronça le sourcil.

—Au revoir, monsieur Henri Duvernay!—dit-il avec une apparente politesse, sous laquelle on sentait une recrudescence de sarcasme et de haine.

—Monsieur le vicomte,—répliqua l'artiste sur le même ton, —au revoir!

IX

UN CŒUR BRISÉ.

C'est un merveilleux enchanteur que l'amour; il transfigure, il embellit celles dont il couronne les vœux, celles aussi dont il fait le malheur.

Germaine avait été tout d'abord une fraîche et robuste fillette, aux formes un peu masculines, dont on remarquait seulement les grands yeux noirs, l'air de santé, l'épaisse chevelure presque bleuâtre, les lèvres vermeilles et les dents éclatantes de blancheur.

Mais depuis qu'elle s'était rendu compte de l'amour que lui inspirait son cousin, depuis que cet amour méconnu causait sa souffrance, les vives couleurs de son teint s'étaient évanouies, son visage s'était allongé, ses traits, devenus plus saillants, s'étaient dégagés comme ceux d'une statue qui, dégrossie d'abord par le ciseau des élèves, s'idéalise enfin sous celui du maître. La douleur est parfois un grand artiste. Elle avait grandi Germaine, elle l'avait rendue svelte et gracieuse; elle avait mis en elle quelque chose de résigné, de triste et de doux qui lui donnait un charme tout particulier, qui la faisait vraiment belle.

En ce moment surtout, une émotion profonde se révélait dans tout son être. Il était facile de deviner qu'elle touchait à une heure décisive, et que de cet entretien, sa dernière espérance, allait dépendre le bonheur ou le malheur de sa vie tout entière.

Lorsque Moréas et Guillaume eurent disparu derrière les portières, lorsqu'elle se trouva seule avec Henri, elle se laissa tomber sur un fauteuil, et toute anxieuse, elle attendit que son cousin lui adressât la parole.

Il semblait ne plus se souvenir qu'elle fût là; il se taisait tourné vers la porte qui venait de se refermer sur Moréas, et tout ensifévré, tout songeur, il se disait :

—Oh! cet homme!... cet homme!... mais d'où vient donc la haine instinctive qu'il m'inspire, à moi qui n'ai jamais haï personne! Je le sens là, nous sommes prédestinés à devenir ennemis mortels, et que l'un de nous deux doit tuer l'autre!

Il est, dans le cœur humain, d'étranges pressentiments, qui peut-être viennent de Dieu.

Germaine se taisait, trop heureuse de cette espèce d'oubli qui retardait une pénible explication.

Henri se retourna brusquement vers elle. Il avait hâte de sortir de cette maison; l'air manquait à sa poitrine, il étouffait.

—Germaine, demanda-t-il, qu'avez-vous à me dire?

Elle lui fit signe de prendre un siège, et répondit :

—Apprenez-moi d'abord ce que vous a dit mon père?

—Il m'a fait part de votre prochain mariage avec le vicomte de Moréas... que vous n'aimez pas.

—Que je n'aimerai jamais!

—Le vicomte est jeune encore, cependant, il est élégant, il est beau.

—L'amour ne se commande pas, Henri, ni l'aversion non plus. C'est presque de l'aversion que j'ai pour lui.

—Alors pourquoi consentiriez-vous à devenir sa femme?

—N'avez-vous donc point compris que ce serait un mariage de dévouement, que je me sacrifierais au repos de mon père.

—Mais comment se fait-il...

—Ne me demandez pas cela, Henri, c'est son secret, je l'ignore moi-même. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il m'a priée suppliée... et que l'état dans lequel je le vois, son désespoir, ses larmes parlaient à mon cœur bien plus puissamment encore que sa voix.

—C'est étrange! murmura le jeune homme comme s'entretenant avec sa propre pensée.

Germaine poursuivit :

—Moi seule je puis le sauver, c'est certain, moi seule; et je l'eusse déjà fait, sans un souvenir, sans un rêve...

—C'est juste... je me rappelle, votre père m'a dit que vous aimiez quelqu'un.

—Oui.

Ce simple monosyllabe, qui semblait s'être échappé du cœur de la jeune fille, vint de ramener sur ses joues une soudaine rougeur, et, comme honteuse de cet aveu, elle baissa la tête.

De même que tout à l'heure, dans le précédent entretien, Henri se sentait troublé, mais cette fois encore sans pouvoir se rendre compte du sentiment qui s'éveillait en lui.

—Sans doute, reprit-il, après un silence, sans doute celui que vous aimez partage votre amour?

—Non, répondit-elle tristement, et sans relever encore ses paupières aux longs cils noirs.

—Au moins sait-il que vous l'aimez?

Il ne s'en doute même pas.

Les grands yeux de Germaine se fixèrent sur Henri.

—Mais alors, demanda-t-il, comment donc puis-je vous venir en aide?

Elle devint très-pâle, sourit amèrement, et resta muette.

Henri, de plus en plus étonné, se sentait vaguement ému par ce sourire douloureux, par ce regard d'une ineffable douceur.

—Ah! s'écria-t-il enfin, je comprends... vous désirez que j'aie trouver ce jeune homme, et que, sans lui tout dire, j'interroge avec ménagement son cœur...

—Oui, oui, c'est cela!... répondit-elle, en s'efforçant de reprendre courage, mais d'abord, quelle est votre opinion, Henri?

—Sur cette démarche...

—Sur le sentiment qui la dicterait. Je le crois libre, je sais qu'il est pauvre...

—Ah!

—Pensez-vous qu'une jeune fille comme moi, contrainte à se prononcer immédiatement sur un mariage qui l'épouvante, riche et pouvant relever de l'infortune celui qu'elle aime, ne perde rien de sa dignité, ne se rende pas ridicule, en venant lui dire avec franchise, avec loyauté, avec confiance : "Mon père a besoin d'un second fils qui l'affranchisse d'une domina-

tion fatale ; mon frère a besoin d'un ami qui l'arrête sur le bord de l'abîme... devenez le protecteur de toute ma famille, et je vous en serai si reconnaissante, et ma vie tout entière se consacrera si complètement à votre bonheur que, si je ne parviens pas à mériter votre amour, du moins vous ne pourrez pas me refuser un peu d'amitié : Voilà ce que je voudrais qu'on lui fit comprendre, Henri. Croyez-vous que ce soit possible ?

Rien d'attendrissant, rien de généreux, rien de chaste comme Germaine tandis qu'elle dévoilait ainsi l'immense trésor d'affection qui remplissait son âme.

Cette confiance toucha profondément Henri, mais sans lui donner le moindre soupçon qu'il en fût le héros.

Nous l'avons dit dès le début de ce récit, il était à cent lieues d'admettre que Germaine pût jamais l'aimer autrement que comme un frère.

Acceptant donc ce rôle, il se rapprocha d'elle et, tout en lui prenant les mains, il répondit :

—Cousine, tu es une bonne fille, un noble cœur, et ce que tu veux faire, c'est beau, c'est bien ! Compte sur moi... il est impossible que celui que tu as choisi ne tombe pas à tes genoux... il t'aimera comme tu mérites d'être aimée !

—Tu crois ?—murmura la pauvre enfant, toute palpitante d'espoir.

—Je t'en réponds, Germaine ! il exaucera tous tes vœux, il chassera ce vicomte de Morénas, il se fera le protecteur et le sauveur de tous les tiens... tu seras heureuse. Et comment pourrait-il en être autrement ! Sais-tu bien que tu es devenue très-belle, cousine !

—Oh ! fit-elle en rougissant de bonheur.

—Oui ! très-belle ! poursuivit-il, tout étonné de s'en apercevoir pour la première fois ; une vraie châtelaine du moyen âge, et l'heureux mortel vers qui va se tendre cette petite main si bravement offerte, ton chevalier, ton champion, ne saurait manquer d'être victorieux dans toutes les épreuves qu'il lui faudra traverser pour se rendre digne de toi !

—J'espère,—murmura-t-elle,—que la tâche ne sera pas trop périlleuse...

—Eh qu'importe,—s'écria-t-il avec le chaleureux enthousiasme de la jeunesse,—qu'importe, on est si fort quand on aime, et surtout quand on est aimé ! Tiens... moi, si Dieu me réservait un pareil bonheur, je me sentirais capable d'accomplir des miracles !

—Vrai !...

—Mais, hélas !—ajouta-t-il en devenant tout à coup rêveur,—hélas ! ma pauvre enfant, je me trouve dans une situation à peu près semblable à la tienne, à cela près que c'est moi qui suis pauvre, et que je n'ai pas le droit d'agir avec la hardiesse de la générosité. Aussi, j'aime en silence... et jamais peut-être Jeanne ne se doutera de mon amour.

—Jeanne !—s'écria Germaine qui retira tout à coup sa main, qui se recula, comme mordue par un serpent.

—Qu'as-tu donc ?—demanda Henri, que ce brusque mouvement semblait avoir réveillé d'un songe.

—Moi... rien... balbutia-t-elle, plus pâle et plus tremblante qu'une pauvre feuille d'automne à la cime d'un peuplier,—rien... mais ce nom...

—Quel nom ?

—Tu viens de dire... Jeanne...

—Vraiment !... eh bien ! oui ! Tu ne la connais pas, tu ne la connaîtras jamais... et cependant, secret pour secret, sois discrète !

Et comme Germaine se reculait encore, terrifiée...

—Oui,—poursuivit-il,—Dieu m'a donné cette consolation dans mon malheur... et voilà, Germaine, voilà pourquoi je m'intéresse davantage encore à ton amour. Oh ! sois tranquille, va, je saurai bien ce qu'il faut lui dire, à celui vers qui tu m'envoies. Où puis-je le trouver?... comment s'appelle-t-il ?

Elle venait de se redresser et, chancelante, éperdue, elle cherchait à fuir.

—Rien n'est égoïste, rien n'est aveugle comme l'amour. Henri ne comprenait pas encore, il répéta sa question.

—Non !... non !—répondit-elle en s'efforçant d'étouffer ses larmes,—c'est inutile maintenant, tu ne dois plus rien savoir.

—Mais pourquoi ? pourquoi donc ?—fit-il en cherchant à la recueillir.

Elle se retourna tout à coup, et sublime d'audace, elle laissa échapper ce cri de désespoir :

—Il n'a plus de nom pour moi, celui que j'aime... Il s'appelait Henri Duvernay !

Cette vérité si douloureuse, elle lui apparaissait enfin, elle resplendissait à la lueur des éclairs dont s'étaient illuminés les grands yeux noirs de Germaine.

—Misérable que je suis !—s'écria-t-il,—oh ! pardon... pardon...

Et, tout repentant de sa cruauté involontaire, il courbait la tête devant cette pauvre enfant dont il venait de briser le cœur.

—Ce n'est pas ta faute,—répondit-elle d'une voix navrée, mais déjà redevenue calme et douce,—c'est Dieu qui a voulu cela, c'est Dieu qui semble avoir maudit les enfants de mon père ! Je ne t'en veux pas, Henri. Maintenant, du moins, je sais à quoi m'en tenir... je me résignerai.

—Germaine,—murmura-t-il, presque agenouillé devant elle,—permets-moi de rester ton défenseur, ton ami, ton frère. Ne renonce pas à mon dévouement, il s'offre à toi tout entier, il ne te faillira jamais.

—Merci !—conclut-elle,—je n'ai plus besoin du secours de personne. Sois heureux, voilà tout ce que je demande au ciel. Adieu pour toujours... adieu !...

Et se penchant vers lui, elle effleura son front d'un baiser rapide.

Puis, se laissant retomber assise, et d'une main se voilant le visage, tandis que de l'autre elle désignait la porte :

—Va-t'en ! oh ! je t'en supplie, plus un mot, laisse-moi va-t'en !

Troublé jusqu'au fond de l'âme, Henri s'éloigna, mais non sans se retourner une dernière fois vers sa cousine en murmurant :

—Pauvre Germaine !

.....
Au bas du perron, il se rencontra avec Isidore, qui, soutenu par son domestique, allait monter en voiture.

—Cousin,—dit le fils de Guillaume,—je t'offre une place dans ton ex-coupé, Veux-tu que je te jette en passant chez toi ?

—Je préfère m'en retourner à pied,—refusa Henri,—mais permets-moi de te donner un conseil.

—Parle !

—Ménage ta santé, deviens raisonnable... je te le demande au nom de ta sœur !

—Bah ! tu vas me faire aussi de la morale !

—Isidore...

—Mais je suis sage comme une image, mon bon ! je m'en vais chez mon médecin.

—Ton médecin ?

—Oui... le docteur Lansquenette !

Et tout en ricanant :

—Fouette, cocher, conclut-il.

—Le malheureux !—murmura son cousin,—mais il veut donc mourir !

Au moment où le coupé franchissait la grille, il s'en échappa une toux sinistre.

En même temps, du côté de la maison, Henri crut entendre comme un cri de douleur.

Ce cri, n'était-ce pas Germaine qui l'avait jeté ?

—Oh ! mon Dieu !—pensa-t-il,—vous si bon pour nous, ne soyez pas sans pitié pour eux... délivrez-les de l'héritage du mal !

.....
En ce même moment, Guillaume entra dans le salon.

Germaine était encore à la même place, immobile comme une statue, pâle comme une morte, mais le visage baigné de larmes silencieuses.

—Ma fille !—s'écria Guillaume,—mon enfant...
Elle l'interrompit du geste, et se relevant tout à coup :
— Mon père, —dit-elle,—je suis prête à devenir la femme du vicomte de Morénas.

Et elle sortit.

Quelques instants plus tard, arrivée dans l'oratoire où déjà nous avons introduit le lecteur, elle tombait entre les bras de la sœur Bernardine, en éclatant en sanglots.

—Courage, Germaine !—dit la sainte fille en designant l'image du Christ,—il tient compte des larmes !

Quant à Guillaume, il était resté dans le salon, immobile à son tour, atterré, martyrisé par le désespoir de sa fille.

Tout à coup, la main de Morénas le toucha à l'épaule.

Il se retourna vivement, et lui dit :

J'espère que vous ne persisterez plus, maintenant ?

—Plus que jamais, au contraire !

—N'avez-vous donc pas tout entendu ?

—Si fait. Elle consent.

—Mais Henri ?

—Oh ! quant à celui-là, je le hais... et s'il me devient un obstacle, ce que je souhaite... eh bien ! je le tuera, voilà tout !

X

DURANT LA TOILETTE DE CLOPINET

Passons à des tableaux plus riants.

C'était la mi-carême, ce mardi gras des porteurs d'eau et des blanchisseuses.

Il arrivait très-tard cette année-là, juste avec le printemps.

Prenez avec moi la rue des Fossés du Temple, et risquons-nous ensemble, par l'entrée des artistes, dans ce vaste bâtiment qui s'appelait alors le théâtre du Cirque Olympique.

Pas de répétition, bien entendu. Silence complet dans l'atrium, que parfume une odeur de soupe aux choux s'émanant de la loge du concierge. Tout est désert maintenant, tout reste muet, et le bruit de nos pas trouble seul l'écho de ce belliqueux séjour.

Permettez cependant ! il me semble que là-bas, tout au fond, dans la dernière cellule, je viens d'entendre un éclat de rire !

Et qui plus est, un éclat de rire de connaissance.

Agissez donc sans façon, la clef est sur la porte.

Eh ! je ne me trompais pas. Ce sont nos inséparables bohémiens... Narcisse Clopinet, Bibi Voratior.

Ils sont là, ces Oreste et Pylade du boulevard du Temple, ces Castor et Pollux du canal Saint-Martin. Ils achèvent une toilette carnavalesque ; ils se préparent à fêter dignement la mi-carême.

Narcisse est travesti en Kuirserlitz autrichien. Voratior en arlequin traditionnel, et, déjà dans l'esprit de son rôle, il gambade, il pirouette. il se contorsionne en criant :

— Et iou piou piou tra la la la ! Je me sens des fourmis plein les mollets... allons donc, dépêchons-nous, Narcisse !

Narcisse fit deux pas en arrière, et passant de Corneille à je ne sais plus quel autre tragique :

Arrête, audacieux .

Bibi leva son sabre de bois.

—Prends garde ! et que ce soit bien convenu, et si tu parles en vers ruzourd'hui, gare à ton... front !

—Soit ! consentit Clopinet, j'accepte l'ultimatum... mais à cette condition du moins, laisse-moi terminer ma toilette !

—Va ! je rangaine.

La batte reprit sa place à la ceinture de l'arlequin.

Clopinet, rassuré par cette démonstration pacifique, revint vers l'un des fragments des miroirs qui décoraient la muraille, et comme le côté droit de sa chevelure était déjà tout hérissé de papillotes, il en fit autant du côté gauche.

A quelques pas de là, sur un réchaud boiteux, des pincettes chauffaient parmi quelques braisillons ardents.

—Nous n'en finirons jamais, maugréa Bibi.

—Un peu de patience, répliqua Narcisse, songe donc que le rendez-vous n'est que pour deux heures.

—Au fait, c'est juste... nous avons le temps. Mais tu tiens donc bien à paraître avec tous les avantages, non pas pour moi, mais pour elle, pour la fille de papa Gobergeot.

—C'est un excellent homme que le papa Gobergeot, reprit Narcisse, et, bien qu'Irène ne soit que sa belle-fille, faut voir comme il l'aime ! Quant à feu madame Gobergeot, la crème des bonnes femmes, voilà sept ou huit ans qu'elle n'est plus de ce monde. Afin d'élever, d'enrichir la fille qu'elle lui laissait d'un premier mariage et qu'il avait adoptée comme sienne, le veuf a redoublé d'ardeur au travail, dans son état de maître blanchisseur ; il est devenu propriétaire du bateau du canal Saint-Martin ; il y fait tout doucement sa petite pelotte. Voilà, monsieur Bibi, voilà ce qu'il m'apprit lui-même, en compagnie d'une livre de côtelettes aux cornichons, car il m'avait invité à déjeuner séance tenante, et déjà l'amitié d'autrefois se renouait entre nous. Hein ! quelle chance ! C'était la belle Irène qui nous servait d'Hébé, je me croyais à la table des dieux !

—Mais l'assurance ?—observa judicieusement Voratior.

—Bah !—fit Narcisse, rien de plus simple. Je connais un véritable courtier, je l'amena dès le lendemain, ce fut lui qui termina l'affaire, et, par la même occasion, j'imaginai le moyen de m'installer à poste fixe chez Gobergeot-Jupiter !

—Comment donc cela ?

—Sur le bureau où se signait l'acte en question,—un fort joli bureau à cylindre, par ma foi !... une antiquaille quelque peu détériorée, mais qui fut jadis en bois de rose,—je remarquai toutes sortes de cahiers, de notes et de papiers en fort piteux état. Je m'en permis la critique. On me demanda si je connaissais un peu la tenue des livres. Malgré ma parfaite ignorance de ce grimoire commercial, je répondis affirmativement, et dès le lendemain je m'impatronisais devant le bureau susdit, avec toutes sortes de registres plus ou moins verts, on me disant : Puisque j'ignore, inventons !

—Narcisse, je ne vous eusse jamais soupçonné de tant de toupet.

—L'amour ! D'ailleurs, les affaires Gobergeot sont des moins compliquées, j'ai du calcul et de la calligraphie ; c'est superbe à l'œil nu.

—Mais avec les lunettes de la comptabilité ?...

—Bah ! on s'y reconnaît. Le père applaudit, la fille admire, et M. Durand lui-même s'est, dit-on, montré satisfait.

—Qu'est-ce que c'est M. Durand ? Expliquez-vous d'une façon plus limpide, ô Clopinet !

Narcisse parut embarrassé ; il se grattait le front.

—Eh bien !—insista Bibi.

—Ça devient très délicat,—balbutia Clopinet,—et je ne sais trop si, même aux yeux d'un fidèle tel que toi, je puis me permettre de dévoiler quelques particularités singulières...

—Je vous y autorise formellement, messire Clopinet, et vous engage ma foi d'une discrétion à toute épreuve...

—Bien vrai ?

—Parole d'honneur !... Allons... allons... dites-moi tout, tandis que je vais vous friser dans le dernier chic.

—Un personnage mystérieux,—répondit enfin Clopinet dont Bibi fourrageait déjà la chevelure,—un invisible ami du papa Gobergeot. Il lui a prêté de l'argent pour l'acquisition de son bateau ; il lui avait rendu jadis un éminent service.

—Quel service ?

—Je n'en sais rien encore, et j'ai tout lieu de croire qu'Irène n'est pas plus avancée que moi, car son père ne s'explique jamais qu'à demi-mots au sujet de ce fabuleux bailleur de fonds, bien qu'il en parle sans cesse. C'est toujours ce généreux M. Durand, cet excellent M. Durand, ce sublime M. Durand. Mais sitôt qu'on lui demande : "Qu'a-t-il donc fait ? qui est-il donc ?..." crac ! à l'instant le bonhomme Gobergeot change de physionomie, roule de gros yeux effarés, porte le doigt à ses lèvres et se transforme en sphynx. Bref, il y a du louche.

—Seriez-vous jaloux, Narcisse, et craindriez-vous que la reconnaissance du père, agissant sur le cœur de la fille...

—Non !

Je ne sais pas prévoir les malheurs d'aussi loin.

—Clopinet !...

Et Bibi montrait son sabre d'arlequin.

L'incorrigible Kaiserlitz prit une pose suppliante, et poursuivit, mais encore en vers :

Ami, n'accable pas un malheureux qui t'aime !

—Narcisse !... Narcisse !

Cette fois, la batte allait sortir du fourreau.

—Grâce !...—fit C. opinet,—grâce... et termine vivement ma frisure tandis que j'achèverai la légende du vertueux Durand.

—Soit ! consentit Voratior qui se remit à l'œuvre.

—Le vertueux Durand,—reprit Narcisse,—rend visite à son féal Gobergeot tous les huit jours, vers la fin de la semaine, mais invariablement le soir, à la nuit tombante, comme un troisième rôle de mélodrame. Il se faufila vivement vers le bureau, s'y renferma durant quelques minutes tout au plus, et s'en va, disparaît, toujours enveloppé, emmitouffé, dissimulant son visage, au point que c'est à peine si les curieuses du bateau connaissent la couleur de ses yeux.

—Mais toi, depuis ton installation...

—Moi, c'est différent, je l'ai vu, ce qui s'appelle vu, face à face.

—Comment donc ça ?

—C'était un samedi soir, à la brune. Je venais d'allumer la lampe, mais n'y voyais guère plus clair dans un compte assez ténébreux par lui-même. Le patron était là cependant, et m'aidait, assis auprès de mon bureau, le dos tourné à la porte. Soudain cette porte s'ouvre, et se referme aussitôt. Un homme était entré, qui, se redressant, se décoiffant de son feutre à larges bords, s'écria : " Eh ! bonsoir, ami Gobergeot !..." Déjà celui-ci était debout. " Chut !" fit-il en me désignant du regard. Et crae... en un clin d'œil, voilà que ce bon M. Durand,—car c'était lui,—se renghaine dans son pardessus ainsi qu'une tortue dans sa carapace, renfonce son feutre sur ses oreilles, et reprend l'apparence d'un Prudhomme sexagénaire.

—Il est donc jeune en réalité ?

—Quarant ans tout au plus, mais un fort gaillard, très-brun, dont l'œil noir et l'accent méridional me rappelèrent instantanément quelqu'un de notre connaissance.

—De qui veux-tu parler ?

—Frégor.

—L'assassin d'Adolphe !... Ah ça, mais ton Gobergeot serait donc un coquin !

—Oh !... quant à ça, non... c'est impossible ! Une ressemblance, voilà tout. Songe donc que nous avons à peine entrevu le Frégor, et qu'on s'empresse bien vite de me faire céder la place au Durand. Quelques minutes s'écoulèrent, et je le vis ressortir du cabinet, filer par la passerelle et, trotinant, tout comme un vieillard, se perdre dans l'ombre du quai.

—Etrange,—murmura Voratior,—et tu n'as pas eu la curiosité de le suivre ?

—Je t'en souhaite !... Gobergeot me barrait comme à dessein le passage...

—Il fallait l'interroger adroitement...

—Je l'ai tenté, mais pas mèche !

—Eh bien, ce soir, pendant le bal, j'essayerai à mon tour.

—Approuvé... mais de la diplomatie... sois prudent !

—As pas peur !... on est trop malin pour laisser deviner son jeu. Est-ce tout ?

—Non.

—Parle !

—Ah !... c'est qu'il s'agit maintenant d'une découverte...

—Puisque je t'ai juré le secret. Mais parle donc...

Clopinet ne se fit pas prier davantage, et bien qu'avec une certaine hésitation de s'engager dans une voie périlleuse, il s'expliqua ainsi :

—Pour lors, étant rentré seul dans la cabine, je remarquai

tout d'abord qu'on avait dérangé un de nos registres, un long agenda, qui se trouvait adossé, tout ouvert, à l'un des montants du cylindre. C'était bien la place où je me souvenais de l'avoir laissé, mais il avait la tête en bas maintenant. Pourquoi donc ça ? J'examinai plus attentivement le bureau en bois de rose, et me ressouvenant que dans ces vieux meubles il y a presque toujours des cachettes, j'écartai doucement l'agenda, je sondai du doigt le tiroir qu'il masquait à demi, je reconnus une certaine épaisseur qui sonnait creux, et tout en furetant, en appuyant, je finis par faire jouer le ressort secret d'une invisible barbacane qui s'ouvrit devant moi tout à coup.

—Que s'y trouvait-il ?

—Une grande enveloppe renfermant des papiers, mais sous un triple cachet de cire rouge, et, de l'autre côté, cette suscription bizarre : " A. M. le procureur du roi, si je restais plus de dix jours sans reparaitre." Qu'en dis-tu ?...

—Je dis,—s'écria Voratior,—je dis qu'il faut briser les trois cachets, ouvrir l'enveloppe et chercher dans ce qu'elle contient le mot de l'énigme.

—Y penses-tu !—se récria Clopinet,—ce serait un abus de confiance... Non... oh ! non.

—Et si c'était bien réellement Frégor qui se cachât sous le nom de M. Durand ?

—Alors, oui... car il s'agirait de sauver Irène en péril... de devenir sa victime, et ce pauvre papa Gobergeot, qui ne saurait être que sa dupe.

—Cette nuit même, conclut Bibi,—j'en aurai le cœur net. Allons ! dépêchons, voici l'heure...

—C'est, ma foi, vrai ! reconnut Narcisse en se hâtant de boutonner son uniforme et de ceindre son kolbach, voici l'heure où la reine Irène va monter sur son char triomphal. Ah ! mon ami, jamais tu n'auras vu plus magnifique reine des blanchisseuses. Aassi, quelle élection !... quelle majorité !

—Combien de voix ?

—Quarante-huit... sur trente-sept votantes...

—Bigre !

—C'était moi qui écrivais les bulletins.

Sur ce dernier mot, le Kaiserlitz se compléta par un faux ne garni de formidables moustaches, et l'Arlequin par son masque noir.

Puis, tous les deux, bras dessus, bras dessous, ils gagnèrent les bords du canal.

Par delà les éclipses de la rue Grange-aux-Belles, sur le quai Valmy, un gigantesque char, tout enguirlandé, tout empanaché, tout pavoisé, se transformait en un Olympe de blanchisseuses aux travestissements divers, et qui, déjà installées pour la promenade, impatientes déjà du départ, faisaient retentir l'air de leurs cris joyeux.

Un peu plus loin, à travers un rideau de masques turbulents, on distinguait le bateau. Des oriflammes flottaient dans toute sa longueur. Sur le toit de la cabine, une espèce de Silène, ou plutôt de bonhomme Tropicque, allait et venait, donnant ses derniers ordres, ainsi qu'un capitaine sur le tillac de son navire.

C'était M. Gobergeot lui-même, qui, du plus loin qu'il aperçut l'Arlequin et le Kaiserlitz, leur cria d'une voix de stentor :

—Ohé ! les amis, ohé ! Arrivez donc... vous êtes en retard... arrivez donc !

PIN

L'épisode qui fait suite a pour titre LA VENGEANCE.

CASTOR-FLUID. On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la poussée. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 CTS. LA BOUTEILLE.

HENRY R. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 RUE-ST-LAURENT

AU BON MARCHÉ MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

GRANDE SEMAINE DE CARNAVAL

GRANDE VENTE SPECIALE DURANT LA SEMAINE DU CARNAVAL

Toutes nos soies noires gros grain, réduites de 50 pour cent. Tous nos satins merveilleux, noirs et couleurs, réduits de 50 pour cent. Toutes nos soies de couleurs, caricatures et rayées, réduites de 50 pour cent. Tous nos satins Rhodamas dans toutes les couleurs, réduits de 50 pour cent. Tous nos velours soies unis et brochés, réduits de 50 pour cent. Tous nos velveteens noirs et couleurs, réduits de 50 p. c. Toutes nos pluches de soies noires et couleurs, réduites de 50 pour cent.

SPECIALITE POUR LA SEMAINE DU CARNAVAL — 4000 verges satins brochés, dans toutes les nuances fashionables, à être sacrifiés à la moitié de leur valeur. Couvertes de couleurs, tiques, ceintures, bas et mitaines pour appareiller, à être clairé à 50 cts p. c.

VENTE SPECIALE POUR LA SEMAINE DU CARNAVAL — Tout notre grand assortiment de gants de kid, doublés et non-doublés, gants cachemires et mitaines, tous dans les nuances les plus recherchées, à être clairé à 50 cts dans la pinte.

LAINAGES POUR LE CARNAVAL — Les nuages, fasciateurs, châles, capines, bas, mitaines, etc., réduits de 50 pour cent.

Tous nos cachemires de notre propre importation, dans toutes les couleurs, réduits de 50 pour cent.

Grande vente sans réserve durant le carnaval, de tous manteaux, ulsters, dolmans et paletots. Aussi, tous tweeds, matelassé ottoman et scalettes, à une réduction spéciale de 50 pour cent. Grande vente exceptionnelle de tapis et prélatrs, rideaux, pôles, rags, matras et fournitures de maison pendant la semaine du carnaval, à une réduction de 50 pour cent.

1869 — RUE NOTRE-DAME, Près de la RUE MCGILL — 1871

ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire

DEMANDEZ A VOTRE EPICIER

L'HUILE "STAR"

POUR VOTRE MACHINE A COUDRE

C'EST LA MEILLEURE JUSQU'A PRESENT
CONNUE

Exigez la bouteille avec une ETOILE sur le
Bouchon et sur l'Etiquette.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

Pijoux et d'Objets de Fantaisie

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER, FORTIER & CIE

No 865, RUE STE-CATHERINE
MONTREAL

Les dames et messieurs trouveront toujours dans
cette florissante maison le choix le plus varié de
montres en or et en argent, payable à la semaine,
aussi bon marché que pour du comptant.
On sollicite une visite.

ETABLIE EN 1863

G. CONSTANTINEAU

Poêles, Fournaises et Ustensiles de Cuisine

AGENT POUR

"DUNDAS STOVE CO."

Manufacture célèbre pour leur

FOURNEAU ELECTRIQUE

qui a remporté le PREMIER PRIX à la dernière Exhibition
1950, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Avant d'aller ailleurs les familles sont priées de faire une
visite chez

LABBÉE ET CIE

MARCHANDS DE

FERRONNERIES, PEINTURES, VAISSELLES

HUILES, VERNIS, VERRERIES

Outre d'avoir un grand assortiment, nos prix sont si bas qu'ils
ne craignent aucune concurrence. N'oubliez pas l'adresse.

No. 587, RUE STE-CATHERINE, MONTREAL

A l'Enseigne du Caléas Tricolor.

NUMEROS PARUS

VOLUME I

- 1 La Goëlette Mystérieuse
- 2 Un Revenant
- 3 La Jeune Sibérienne
- 4 La Femme au Doigt Coupé
- 5 Les Trois Chercheurs de Pistes
- 6 La Perle Noire
- 7 Tolla
- 8 L'Abîme
- 9 Le Banquier des Pirates
- 10 L'Archipel en Feu
- 11 Tancrede de Rohan
- 12 Nora
- 13 Le Petit Vieux des Batignoies
- 14 Une Passion Indienne
- 15 L'Epave du Cynthia
- 16 Le Secret de Patrick O'Donoghon
- 17 L'Héroïne du Désert
- 18 La Rose Blanche
- 19 Le Dernier des Enfants d'Edouard
- 20 L'incendiaire
- 21 Un Duel au Désert
- 22 Le Pêcheur de Perles
- 23 Les Frères de la Côte
- 24 Les Voleurs de Chevaux
- 25 La Chasse aux Brigands
- 26 Le Peau Rouge

VOLUME II

- 1 Dragonne et Mignonne
- 2 Le Chevalier de Lancy
- 3 Le Crime de Pierrefitte
- 4 La Révélation
- 5 Colomba
- 6 La Vengeance Corse
- 7 Le Fou Yegof
- 8 L'Invasion
- 9 Le Combat de Falkenstein
- 10 Un Enlèvement sous la Régence
- 11 Les Chevaliers de l'As de Pique
- 12 La Fille de Margared
- 13 L'Héritage
- 14 Le Jetatore
- 15 Le Diamant Caché—16 Camille—
- 17 Le Testament du Commandeur—
- 18 Une Famille Corse—19 La mort de
Pierre Duvernay—20 La Folle

LORGE & CIE

21—RUE SAINT-LAURENT—21

MONTREAL

La réputation de la maison LORGE & CIE est établie depuis longtemps.

Partout où elle a exposé elle a enlevé les premiers prix dans tous les genres dans
lesquels elle a concouru.

Cette maison de premier ordre apporte le plus grand soin à se tenir constamment au
courant des modes les plus nouvelles et sa vaste clientèle ne fait
qu'augmenter de jour en jour.

Chapeaux de soie et de feutre, de toutes saisons. Bonnets de fourrures en tous genres
et fourrures diverses.

Les personnes qui désirent avoir des articles de premier choix ne peuvent mieux
faire que de s'adresser à la maison

LORGE & CIE, 21 Rue St-Laurent.